

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.



STE ANNE ET LA VIERGE MARIE,
d'après S. Wirsching.



LA VIERGE MARIE

DANS LA POESIE ET DANS LES ARTS

V

NAISSANCE DE MARIE.

La naissance de la Vierge a été le sujet d'importantes compositions. Laissant de côté les nombreux tableaux des peintres primitifs, admirons la fresque si gracieusement agencée et si pleine de fraîcheur de Domenico Ghirlandaio, dans l'église de Santa Maria Novella, à Florence. Comme Joachim et Anne étaient riches, il a placé la scène dans une chambre splendidement décorée. Sainte Anne est couchée. Deux femmes assises, à l'avant-scène, s'occupent de l'enfant, pendant qu'une servante verse de l'eau dans un vase. Une dame, richement vêtue d'un costume florentin du quinzième siècle, entre suivie de quatre autres.

Albert Dürer a fait de ce sujet l'objet d'une jolie scène de commérage allemand, où l'on reconnaîtrait difficilement la nativité de Marie, n'était l'ange qui plane au

dessus, un encensoir à la main. Sainte Anne est couchée sur un ancien lit à baldaquin. Deux femmes lui apportent une soupe et quelque chose à boire, tandis que la garde-malade, épuisée, s'est endormie la tête appuyée sur le lit. En avant un groupe nombreux de femmes, qui, sans doute, ont passé là la nuit, si l'on en juge par la bougie presque entièrement consumée que l'on aperçoit sur un coffre, sont en train de se réjouir; elles mangent, boivent et se reposent, tout en causant ensemble. Une d'elles s'occupe de l'enfant.

La plus belle représentation de la nativité de Marie que nous ayons vue, est la grande fresque d'André del Sarto, peinte sous le portique de l'église de l'*Annunciata*, à Florence. Les incidents de la scène sont à peu près les mêmes, mais quel contraste entre le sans façon de la composition animée de l'artiste allemand et la noble et digne attitude des personnages du peintre italien, qui sont vêtus avec tout le goût qui distingue les draperies du Vannucchi. Des anges, planant dans le haut de l'appartement, laissent tomber des fleurs, et, chose unique dans les représentations de ce sujet que nous connaissons, saint Joachim n'a pas été oublié; fatigué, sans doute, par une nuit d'insomnie et d'anxiété, il s'est endormi sur un divan. Le coloris, toujours si frais et si harmonieux de l'artiste florentin, rehausse encore le mérite de la fresque.

Quel que soit le mérite de cette représentation de la nativité de Marie, elle ne répond pas à l'idéal que nous formons de cette scène. Saint Joachim et sainte Anne y sont trop indifférents au bonheur qui leur est accordé de posséder un semblable trésor, dont l'apparition réjouit le ciel, la terre et les limbes et n'est compatible avec aucune idée de douleur, de souffrance ou même de fatigue, ni pour la mère, ni pour l'enfant, ni, à plus forte raison, pour le père. Les bas-reliefs d'Orcagna, sur le tabernacle d'*Orsan Michele*, à Florence, et le volet peint d'un diptyque

conservé au musée chrétien du Vatican, où sainte Anne est toute entière au bonheur de contempler et de caresser sa petite Marie, l'emportent de beaucoup sous ce rapport. Il est assez singulier de constater que le seul artiste qui ait fait paraître saint Joachim dans ces compositions, où il devrait, ce semble, avoir sa place, ait affecté, en quelque sorte, de l'effacer.

Le musée du Louvre possède une très belle Naissance de la Vierge, par Murillo, dans laquelle des anges vénèrent l'enfant qui vient de naître, tandis que d'autres présentent le linge pour la vêtir. C'est une bonne pensée que de faire intervenir les anges. Mais l'idéal est loin d'être atteint dans la représentation de ce berceau miraculeux, le champ reste vaste pour les artistes de l'avenir.

Essayons de nous former une idée de ce qui dut se passer à cette naissance incomparable.

C'était en septembre, un samedi, à la première aube du jour, que naissait cette Aurore.

Qui le savait dans la création, hormis les anges, députés pour entourer ce berceau d'un cortège d'honneur, et rendre leurs premiers devoirs à leur souveraine, hormis Joachim et Anne, instruits par une révélation divine ?

Toutefois, il est à croire que du fond des limbes, il fut permis aux patriarches et aux rois d'entrevoir leur Fille bénie, et aux prophètes de contempler en pleine et réelle lumière celle qu'ils n'avaient aperçue que dans le nuage transparent de leurs visions.

Peut-être même la création matérielle, moins aveugle et moins insensible que la création intellectuelle, salua-t-elle sa Maîtresse par des transports ou des signes prodigieux. Les Pères ont supposé que l'aube de ce jour fut la plus douce qui eût souri à la terre, plus douce même que la première aube d'Éden ; que l'air ne se colora jamais d'un azur si pur, si profond et si transparent ; que jamais le soleil ne se leva si splendide, n'illumina les montagnes

d'un éclat si doré, n'alluma de tels diamants à toutes les gouttes de rosée, ne déroba au calice des fleurs et ne confia à la brise matinale des parfums si suaves; que jamais et nulle part comme ce matin-là et autour de cette humble demeure, les oiseaux ne volèrent en telle foule et n'entonèrent de tels concerts. Ils ajoutent qu'au-dessus du berceau de l'enfant se dessina une auréole d'argent et d'or, aux rayons nuancés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; qu'au concert de la brise dans le feuillage et des oiseaux dans les airs, s'unit la musique d'êtres invisibles, dont les accords, montant et descendant tour à tour, semblaient chanter l'harmonie rétablie entre la terre et le ciel.

Si on ne sait pas quels miracles, en particulier, éclatèrent autour de ce berceau idéal, on peut tous les supposer. Ce qui est certain, c'est qu'il ne fut accompagné d'aucune douleur. Comment aurait-elle pu en causer à sa mère, celle qui par sa naissance annonçait la joie à tout l'univers? Croyons-en la légende qui raconte que l'heureuse Anne, à peine devenue mère, préluda au futur *Magnificat* de sa Fille, en s'écriant: " Mon âme surabonde de joie à cette heure! "

Alphonse Leclaire.



FRANCOIS COPPEE

I

IMBERBE, la figure placide et l'œil rêveur, la chevelure régulièrement relevée, une tête d'artiste correct. Sur la table de travail une page d'écriture soignée, que la cendre de la cigarette macule par instants. Aux murs des esquisses de Jules Lefebvre et de Jules Breton. Un peu à l'écart, dans la pénombre, compagne attentive à ne pas distraire, la grande chère sœur Annette aux soins maternels. Autour du logis tranquille, c'est le faubourg parisien aux mille bruits divers, voix de la rue, de la boutique, de l'atelier, du couvent, bourdonnement confus que le poète affectionne. Car Coppée est parisien de naissance, d'existence et de cœur. Il l'a écrit :

C'est vrai. J'aime Paris d'une amitié malsaine ;
J'ai partout le regret des vieux bords de la Seine.
Devant la vaste mer, devant les pics neigeux,
Je rêve d'un faubourg plein d'enfance et de jeux,
D'un coteau tout pelé d'où ma Muse s'applique
A noter les tons fins d'un ciel mélancolique,
D'un bout de Bièvre, avec quelques champs oubliés,
Où l'on tend une corde aux troncs des peupliers
Pour y faire sécher la toile et la flanelle,
Ou d'un coin pour pêcher dans l'île de Grenelle. (1)

Prenant possession à l'Académie française du fauteuil de M. de Laprade, il dira justement dans son discours de réception (2) : "Après le grave contemplateur des glaciers et des hautes futaies, vous appelez à vous un rêveur des rues de Paris ; ayant entendu le rossignol des Alpes emplir de sa voix puissante les solitudes du vallon nocturne, vous écoutez la petite chanson du bouvreuil en cage sur une fenêtre du faubourg."

(1) *Promenades et Intérieurs*, III.

(2) *Discours de réception à l'Académie française*, p. 4.

Le Paris qu'il aime, ce n'est point le Paris bruyant, et éblouissant de joie et d'opulence louche ; ce n'est point le Paris de la bourse, des boulevards, des théâtres, des champs de course et des expositions. " Au tumulte des grands boulevards, écrit-il, je préfère l'extrême tranquillité de certaines rues de la rive gauche, où l'on entend chanter les serins en cage ; et, si magnifique que soit l'avenue du Bois sous ses frondaisons printanières, vous me rencontrerez plus volontiers dans les allées tournantes du vieux Jardin des Plantes, qu'attriste l'agonie des arbres de Judée plantés par Buffon (1)." Quant à la tour Eiffel, au grand scandale des provinciaux qui lui ont sacrifié leurs économies, il l'appelle tout crûment " une sottise haute de trois cents mètres (2)."

François Coppée est né à Paris, en 1842. Son père peinait sur un bureau au ministère de la guerre pour faire vivre la petite famille : trois filles et le garçon chétif. La mère faisait des " rôles " pour des petits entrepreneurs du voisinage et savonnait le menu linge. Il a rappelé dans un poème la promenade quotidienne, avec son père, les soirs d'été, du côté de la barrière du Maine, le retour à la maison à l'heure où la lune se lève, l'ascension ténébreuse au cinquième étage où l'on embrassait les trois sœurs et la maman causant autour d'une bougie. Ces souvenirs d'enfance, de contour précis, d'accent ému, rendent un peu le son des vers où le doux Brizeux évoquait sa jeunesse, sa mère, ses grèves de Bretagne. Bientôt le fonctionnaire vieillissant fut mis à la retraite, les deux sœurs aînées firent de la peinture pour apporter quelque ressource au ménage, Coppée à son tour devint employé. Le jour, il grattait le papier ministériel, et le soir il complétait son instruction sous les becs de gaz de la bibliothèque Sainte-Genève. Il rimait inconnu, publiait

(1) *Paris*, dans *Longues et Brèves*, p. 263.

(2) *Ibid.*, p. 267.

même, et le public restait indifférent, jusqu'au jour où l'exquise mélodie du " Passant " résonna, comme le salut enivrant de la gloire naissante, dans son ciel naguère encore nuageux, tout d'un coup peuplé d'étoiles claires comme la nuit florentine où le page Zanetto chante, la guitare sur l'épaule et le manteau de serge sous le bras :

Vivent les nuits d'été pour faire un bon voyage !
 Le soir on a soupé dans quelque humble village,
 Sous la treille, devant les splendeurs du couchant ;
 Et l'on part au lever de la lune. En marchant,
 On chante et l'on oublie, en chantant, la fatigue.
 Vivent les nuits d'été, quand le ciel est prodigue
 De clartés et que l'astre, au regard presque humain,
 Vous sourit à travers les arbres du chemin !
 Vivent les nuits de juin et vive l'espérance ! (1)

Quand Coppée jetait au cou de la renommée ce collier de rimes étincelantes et sonores qu'on nomme " le Passant," il y avait encore trois personnes, le soir, autour de la lampe familiale : la vieille mère, la sœur Annette et lui. Dans ses poésies, maint trait, maint croquis, ont fixé le souvenir du temps où la mère vivait. Tel ce tableautin emprunté aux " Promenades et Intérieurs : "

J'écris près de la lampe. Il fait bon. Rien ne bouge.
 Toute petite, en noir, dans le grand fauteuil rouge,
 Tranquille auprès du feu, ma vieille mère est là ;
 Elle songe sans doute au mal qui m'exila
 Loin d'elle, l'autre hiver, mais sans trop d'épouvante,
 Car je suis sage et reste au logis, quand il vente.
 Et puis, se souvenant qu'en octobre la nuit
 Peut fraîchir, vivement et sans faire de bruit,
 Elle met une bûche au foyer plein de flammes.
 Ma Mère, sois bénie entre toutes les femmes. (2)

Il a conté dans une page récente l'émotion éprouvée devant un antique livre de prières que les doigts de sa mère avaient usé. Le souvenir de sa mère défunte, la pensée de sa sœur présente, le culte de ces deux êtres chers dont les menus soins incessants ont dorloté son existence, qui ont réconforté de bonnes paroles et de tendresses meilleures son pauvre cœur souvent malade de mélancolie, ses travaux littéraires, la lecture et la visite

(1) *Le Passant*, scène II.

(2) *Promenades et Intérieurs*, XIV.

de ses musées : — “ Je suis, a-t-il dit, un grand liseur et un grand coureur de galeries et de musées, ” — ses flâneries dans la banlieue parisienne, ses causeries avec les amis intimes : voilà toute la vie de Coppée.

S'il a parfois rêvé d'une autre existence, — à qui cela n'arrive-t-il pas ? — ç'a toujours été vers un genre de vie analogue, calme et retiré, que se sont orientés ses rêves.

Il écrira par exemple, dans une piécette intitulée “ Petits Bourgeois ” :

Je n'ai jamais compris l'ambition. Je pense
Que l'homme simple trouve en lui sa récompense,
Et le modeste sort dont je suis envieux,
Si je travaille bien et si je deviens vieux,
Sans que mon cœur de luxe ou de gloire s'affame,
C'est celui d'un vieil homme avec sa vieille femme,
Aujourd'hui bons rentiers, hier petits marchands,
Retirés tout au bout du faubourg, près des champs. (1)

Plus loin, sous le titre “ En province ” :

La petite maison à mine sépulcrale,
Noire et basse, on plein nord, près de la cathédrale,
Quand j'avais visité la ville, m'avait plu
Par son air clérical, discret et vermoulu. (2)

Dans les “ Promenades et Intérieurs, ” menus croquis au dessin précis, où l'artiste a fixé au passage une vision, un état d'âme, un geste, où quelques rimes conservent le parfum d'une impression et d'un souvenir comme un linge replié garde un parfum de fleur séchée, dans ces vers qu'il a écrits, dit-il, “ ainsi qu'on fait des cigarettes, ” Coppée a plus d'une fois esquissé d'un trait bref une perspective de vie souriante :

N'est-ce pas ? Ce serait un bonheur peu vulgaire,
D'être, non pas curé, mais seulement vicaire,
Dans un vieil évêché de province, très loin. (3)

Et ailleurs :

Je rêve, tant Paris m'est parfois un enfer,
D'une ville très calme et sans chemin de fer.
Où, chez le sous-préfet, en vieux garçon affable,
Je lirais, au dessert, mon épître ou ma fable. (4)

(1) *Les Humbles*.

(2) *Ibid.*

(3) *Promenades et Intérieurs*, XXI.

(4) *Promenades et Intérieurs*, XXVI.

Écoutez encore :

Un rêve de bonheur qui souvent m'accompagne,
C'est d'avoir un logis donnant sur la campagne,
Près des toits, tout au bout du faubourg prolongé,
Où je vivrais ainsi qu'un ouvrier rangé. (1)

Vie simple du petit bourgeois de ville ou de campagne, perdue dans le brouhaha et la confusion du faubourg parisien, ou stagnante comme l'eau des abreuvoirs antiques, dans une rue silencieuse de province, où les pas résonnent, où l'herbe encadre les pavés, à l'ombre froide d'un vieux carillon qui essaie en vain de retrouver les airs qu'il chantait dans sa jeunesse : ainsi se concrétise le rêve de Coppée.

Pourquoi, d'ailleurs, songerait-il à envier une autre existence que celle dont la Providence l'a bénévolement gratifié ? Poète, il s'y complaît et il n'est que poète ou conteur en prose. " J'ai cette modestie, a-t-il dit, plus rare qu'on ne pense par le temps qui court, de me considérer comme tout à fait incapable de légiférer et de me mêler du gouvernement ; je suis poète, rien de plus ; je tâche de faire des vers de mon mieux, et c'est encore, ce me semble, le meilleur moyen que j'aie d'être un bon et utile citoyen (2). "

Poète des petites choses d'ailleurs, les ailes de papillon de son imagination poétique se déploient à l'aise dans le cadre de la vie qu'il mène. Il arrive qu'entre les œuvres d'un écrivain d'une part, ses goûts, son genre de vie, sa personne d'autre part, il y ait dissemblance, même contraste. Tennyson, le poète charmant de délicatesse subtile, était un robuste milord qui parfois, pour se distraire, enlevait son poney dans ses bras. Jules Verne, dont les récits de voyages font flamber de désirs aventureux les cerveaux de quinze ans, n'a jamais navigué plus loin que la Manche et la Méditerranée, et n'éprouve même pas la curiosité de monter au sommet de la tour

(1) *Ibid.*, VIII.

(2) *Étude de Jules Claretie*, p. 28, dans les *Célébrités contemporaines*.

Eiffel. Chez Coppée, au contraire, l'harmonie est parfaite entre l'homme et l'œuvre, et Taine, qui s'était fait un système de développer les concordances entre l'œuvre d'art et le milieu où elle s'est formée, comme on explique une plante par le sol dont elle a surgi, par l'atmosphère où elle a grandi, Taine aurait trouvé en Coppée un beau cas à étudier. Les moindres détails des choses prennent, dans l'atmosphère limpide de sa vie régulière, le même relief qu'ils ont dans ses poésies et ses contes en prose. Les faits extraordinaires, les scènes grandioses découpées dans la pourpre héroïque des épopées ne trouvent pas place dans sa vie et guère dans ses œuvres.

Mais il nous importe de laisser un peu l'homme et de considérer de plus près son œuvre.

II

Considérons-la d'abord quant à la forme.

Par le côté formel de sa poésie, sinon par son inspiration, Coppée appartient au groupe que l'on désigne communément sous le nom de "parnassiens." L'effusion lyrique du sentiment personnel, l'expression continuelle du moi, caractérisaient la poésie romantique, l'œuvre de Lamartine, de Hugo et de Musset. Tout autre et même opposée fut la tendance de ceux qui recueillirent le luth poétique, quand la triade de 1830 le laissa tomber de ses mains. L'observation des choses extérieures prit une large place dans la poésie. Elle devint surtout descriptive et scientifique. Elle se fit un amour-propre de rendre exactement, minutieusement, l'impression reçue, de traduire fidèlement en un langage artistique une thèse de philosophie ou une découverte de science. On conçoit l'importance que la forme devait prendre dans une telle doctrine poétique.

Mais si les Parnassiens se rapprochent tous les uns des

autres par le souci de la forme, chacun n'en a pas moins la sienne très spéciale et très distincte. Il en est des poètes comme des autres hommes. Chacun a sa manière où se reflète sa personnalité, où les traits essentiels de son caractère apparaissent écrits. On a beau appartenir à une école, on n'en conserve pas moins sa note individuelle, sa physionomie, son accent, son geste, conséquences du fond naturel qui fait de chaque homme un petit monde à part, modifiable sans doute dans une certaine mesure, mais, à partir d'un certain point, impénétrable aux influences étrangères.

Si maintenant vous voulez vous faire une idée de la forme poétique particulière à Coppée, rassemblez devant votre souvenir des images qui vous donnent l'impression de finesse gracieuse, de délicate souplesse, de soigné et de fini.

Songez à l'étalage d'un fleuriste, et arrêtez vos yeux, non pas sur les orchidées aux pétales lourds marbrés de fauve intense, mais sur une branche de lilas dont les grappes légères inclinent leurs étoiles blanches dans la lumière argentée. — Songez à la vitrine d'un orfèvre, et, laissant de côté les vaisselles opulentes dont l'or et l'argent rutilent, regardez la courbure harmonieuse d'un vase de cristal au col gracile. — Songez, non pas à des vitraux richement colorés où les chapes d'or s'embrasent comme un champ de blé dans le soleil de juin, mais à des grisailles aux teintes automnales où des saintes pensives laissent traîner des robes de couleur amortie. — Ou bien représentez-vous dans l'enjolivement sinueux d'un panneau Louis XV tel tableau de Watteau : légèreté des tons clairs ou fanés, gracieuseté des attitudes, détail précis et soigné. — Ou bien encore laissez chanter dans votre mémoire une mélodie de Gluck ou de Massenet, un air d' "Orphée" ou bien "la pensée d'automne" — et ces éléments de comparaison rassemblés, ce travail préparatoire achevé, relisez lentement quelques vers caractéristiques de Coppée.

Ceux-ci par exemple :

Afin de mieux louer vos charmes endormeurs,
Souvenirs que j'adore, hélas ! et dont je meurs,
J'évoquerai, dans une ineffable ballade,
Aux pieds du grand fauteuil d'une reine malade,
Un page de douze ans aux traits déjà pâliss,
Qui, dans les coussins bleus brodés de fleurs de lis,
Soupirera des airs sur une mandoline,
Pour voir, pâle parmi la pâle mousseline,
La reine soulever son beau front douloureux (1).

Ou bien ceux-ci :

Je suis comme un enfant volé par des tziganes,
Qui chassa les oiseaux avec des sarbacanes,
Et devint saltimbanque et joueur de guzla.
Longtemps il n'a mangé que le pain qu'il vola,
Et comme un loup, il n'eut que les bois pour repaire.
Puis, un beau jour, il est retrouvé par son père,
Un magnat tout couvert de fourrure et d'acier,
Portant l'aigrette blanche à son bonnet princier.
Le vieil homme l'emporte en sanglotant de joie.
On habille l'enfant de velours et de soie ;
Il couche sur la plume et mange dans de l'or.
Quand il rentre au château, le nain sonne du cor,
Et, monté comme lui sur un genêt d'Espagne,
Un antique écuyer balafre l'accompagne.
Un clerc, très patient, lui donne des leçons.
Son père, en son fauteuil tout chargé d'écussons,
L'attire quelquefois tendrement, puis se penche
Et longtemps le caresse avec sa barbe blanche (2).

Les beaux vers ! Qui s'y complait n'a qu'à lire " le Passant," et " le Luthier de Crémone," deux perles qu'il faut relever précieusement dans le courant limpide de la poésie de Coppée. Coppée est donc un versificateur d'une habileté rare. Les mots ont sous ses doigts une flexibilité et une résonnance particulières, douces plutôt que fortes.

Mais Coppée n'est pas qu'un versificateur, il est aussi un artiste.

J'entends que les choses et les pensées se présentent naturellement à lui sous une forme pittoresque, en d'autres termes, qu'il possède la faculté de réduire l'idée en image, d'imaginer l'idée. La philosophie ne parle pas le même langage que l'art, à moins que le philosophe ne soit

(1) *Intimités.*

(2) *Le Cahier rouge.*

doublé d'un artiste. La philosophie procède par formules abstraites; l'art est essentiellement concret.

Si l'artiste parle "voyages," immédiatement une série de scènes se déroulera devant son imagination : les regards échangés à la dérobée entre voyageurs curieux de se dévisager, — la douane où l'on défile de nuit, friplement emmitouffé de châles, chargé de valises, sous l'œil impassible des agents galonnés, — les arrêts où l'on écarquille les yeux dans la lumière électrique aveuglante, — les petits Anglais à toque grise, à mine résolue, confortablement installés dans leur coin, — le débarquement dans le brouhaha d'une grande ville étrangère, où il faut courir d'un hôtel à l'autre, harassé, poussiéreux, parce qu'on est en pleine saison et qu'il n'y a plus de place.

Si l'artiste parle "constitution sociale," tout de suite des individus de professions diverses vont se présenter en chair et en os à son esprit : des commerçants en tablier derrière leur comptoir, — des artisans l'aiguille ou le rabot à la main, — des médecins en redingote noire faisant leur tournée de visites, — chacun reprenant chaque matin le harnais de ses occupations journalières pour le déposer le soir, chacun envisageant la vie et les événements sous l'angle professionnel particulier, chacun ayant ses intérêts personnels qu'il s'agit de concilier avec ceux du voisin.

Ainsi, supposez que Coppée veuille exprimer le désarroi de sa pensée quand le rythme semble le fuir, il dira :

Tel un chasseur perclus, devant un feu qui flambe,
Échange avec son chien serré contre sa jambe
Un regard de tristesse à l'heure de l'affût,
Sombre et se rappelant ce qu'autrefois il fut,
Tel un oiseau muet dans le brouillard d'octobre,
Tel un buveur malade et forcé d'être sobre,

Telle une épée au clou, tel un luth détendu,
Tel un foyer désert, et telle ma pensée
Alors qu'elle se croit du rythme délaissée (1).

(1) *Promenades et Intérieurs*, XVII.

Supposez qu'il veuille exprimer le charme évocateur des parfums, il écrira :

Si j'épluche, le soir, une orange échauffée,
 Je rêve de théâtre et de profonds décors ;
 Si je brûle un fagot, je vois, sonnant leurs cors,
 Dans la forêt l'hiver les chasseurs faire halte ;
 Si je traverse enfin ce bronillard que l'asphalte
 Répand, infect et noir, autour de son chaudron,
 Je me crois sur un quai parfumé de goudron,
 Regardant s'avancer, blanche, une goélette
 Parmi les diamants de la mer violette (1).

Coppée n'est pas seulement versificateur et artiste ; il est poète. Certains de ses vers ont une sonorité prolongée et pénétrante qui va bien au delà de la représentation exacte des choses vues. Il a su parfois exprimer le dedans des choses, dire ce que les choses signifient, voir et faire voir cette face des choses qui est tournée vers l'infini. N'est-ce pas ce qu'on appelle la poésie, qu'elle parle en prose ou en vers ? N'est-ce pas ce qui faisait dire à Victor Hugo, dans la pièce intitulée " l'Enfance de Palestrina " :

Viens, écoute avec moi ce qu'on explique ailleurs,
 Le bégaiement confus des sphères et des fleurs ;
 Écoute la nature aux vagues entretiens.
 Entends sous chaque objet sourdre la parabole.
 Sous l'être universel vois l'éternel symbole (2).

Le symbolisme serait ainsi l'âme de la poésie, et l'on comprend que les saints, dont l'œil purifié n'est pas arrêté par l'enveloppe matérielle des êtres et l'enchaînement extérieur des faits, soient les plus grands des poètes.

Nous avons considéré la forme de l'œuvre, considérons-en le fond.

(1) *Promenades et Intérieurs*, XV.

(2) VICTOR HUGO, *les Rayons et les Ombres*. *L'Enfance de Palestrina*.

Geo. Segrand.

(A suivre)

L'ESTHÉTIQUE DANS L'ENSEIGNEMENT

(Suite et fin)

NOUS avons vu l'utilité de la connaissance de l'esthétique, disons maintenant quel en serait l'heureux résultat.

L'étude du beau comprise comme nous l'avons suggérée préparerait l'avenir, procurerait l'harmonieux développement de toutes les facultés. De plus, par elle-même elle rendrait les plus grands services, non seulement pendant les années de l'adolescence, mais pendant toute la vie. La sensibilité qui nous permet de sentir le beau et de le produire dans une œuvre d'art est un don de Dieu, un don précieux et exquis, mais qui peut devenir funeste s'il n'est pas cultivé avec soin. La sensibilité qui manque d'aliment ou qui dévie se repaît de jouissances grossières : c'était l'étincelle du feu sacré qui aurait produit l'enthousiasme, elle ne fera que des ravages intérieurs et des ruines. Peut-être dans cette sensibilité et dans cette imagination il y avait les germes d'un talent estimable qui se serait élevé peut-être jusqu'au génie ; bien dirigées, ces dispositions auraient été sûrement des ressources pour le bien : elles ne seront que des entraînements pour le mal.

Il faut faire au jeune homme un tempérament sain et lui donner des aspirations généreuses, mais pour cela il ne suffit pas de lui dire souvent : *Sursum corda*, il faut s'emparer de bonne heure, dans son âme, de cette place où le mal pénétrerait bientôt pour empoisonner la première sève ; il faut s'emparer de ses facultés et les

nourrir d'idées et de sentiments élevés, et vous y arriverez sûrement en lui présentant le beau sous ses formes variées.

On tient tout d'abord à l'enseignement religieux et l'on a raison ; mais les études d'art contribueront à maintenir les âmes dans des dispositions avec lesquelles les convictions religieuses elles-mêmes s'enracineront et se maintiendront malgré les orages de la jeunesse, parce que les cœurs n'auront pas été souillés.

Heureux les jeunes gens qui se passionnent pour les questions d'art et les rivalités d'école, ils ne s'abaisseront pas, ils grandiront dans ces luttes. Un poète qui a connu ces entraînements a pu dire :

Tous alors, adoptant nos poètes pour guides,
 Nous montions dédaigneux des intérêts sordides,
 Fiers, altérés du beau, plutôt que de bonheur,
 Et tous prêts à mourir, purs de toute autre envie,
 Pour ces biens qui font seuls les causes de la vie.
 Écoliers, jeunes fous, c'étaient là nos orgies,
 L'ivresse où nous puisions nos rudes élégies.
 C'était notre soleil dans les travaux obscurs
Qui nous ont gardés fiers en nous conservant purs.

Plus haut, toujours plus haut, dans les hauteurs sereines,
 Où les bruits de la terre, où le chant des sirènes,
 Où le doute railleur ne nous parviennent plus ;
 Plus haut, dans le mépris des faux biens qu'on adore,
 Plus haut, dans les combats dont le ciel est l'enjeu ;
 Plus haut, dans vos amours, montez, montez encore
 Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu.

Les études d'art créeront des délassements agréables, établiront des relations basées sur la conformité des goûts et qui n'auront aucun inconvénient, parce qu'elles auront comme lien des occupations qui n'ont rien que de bien-faisant pour chacun. " L'étude des arts, dit Guizot, a ce charme incomparable qu'elle est absolument étrangère aux affaires et aux combats de la vie. Les intérêts privés, les questions politiques, les problèmes philosophiques divisent profondément et mettent aux prises les hommes.

“ En dehors et au-dessus de toutes ces divisions, le goût du beau dans les arts les rapproche et les unit, c'est un plaisir à la fois personnel et désintéressé, facile et profond, qui met en jeu et satisfait en même temps nos plus nobles et nos plus douces facultés, l'imagination et le jugement, le besoin d'émotion et le besoin de méditation, les élans d'admiration et les instincts de la critique, nos sens et notre âme. Et les dissentiments, les débats auxquels donne lieu un mouvement intellectuel si animé et si varié ont ce singulier caractère qu'ils peuvent être très vifs sans grande âpreté, que leur vivacité ne laisse guère de rancune, et qu'ils semblent adoucir les passions même qu'ils soulèvent, tant le beau a de puissance sur l'âme humaine et efface ou subordonne, au moment même où elle le contemple, les impressions qui troubleraient les jouissances qu'il procure.”

Par l'étude des arts le goût se formera ; on ira des beautés de l'art aux beautés de la nature et nos jeunes gens, au lieu d'aller respirer les vapeurs nauséabondes et malfaisantes de l'auberge, iront aspirer l'air pur et vivifiant de nos belles montagnes, pendant que la vue des spectacles de la nature élèvera leur âme.

Que l'on comprenne donc que la jouissance du beau donnée à la jeunesse est un moyen d'éducation, et que l'on donne aussi ces jouissances aux classes populaires. Par ce moyen on fera l'éducation de ceux sur lesquels on a déjà quelque action par les sociétés ouvrières. Peu à peu le goût s'épurera ; l'art étendra son empire et il y trouvera son propre profit : ses œuvres seront comprises par un plus grand nombre. C'est parce que les arts furent populaires chez les Grecs, qu'ils y acquirent ce haut degré de perfection que nous admirons. Les arts progresseraient et ils donneraient au peuple de nobles délassements et à l'occasion d'utiles leçons.

M. le comte A. de Ségur, dans ce délicieux petit livre

qu'il a intitulé : *Sursum corda*, a admirablement résumé les considérations que nous venons de présenter. Nous ne résistons pas au plaisir de citer cette pièce, qui a pour titre :

LE BEAU

Chaque fois que mon âme ici-bas prisonnière
Rencontre en son exil quelque image du beau,
Quelque reflet lointain de la pure lumière
Qu'on ne contemple à nu qu'au delà du tombeau,

Je sens en moi vibrer une corde attendrie :
Tout mon être frémit, troublé d'un saint émoi,
Comme si je voyais de l'absente patrie
L'image se dresser tout à coup devant moi !

Ces rayons détachés de la beauté divine,
Ces restes de splendeur en tous lieux dispersés,
Qui de l'Eden détruit colorent la ruine
Et qu'à l'homme déchu le Seigneur a laissés,

M'attirent tout entier vers leur auteur suprême ;
L'amour qui me les prête appelle mon amour.
Par ces degrés divins je monte à Dieu lui-même :
Les biens que j'ai reçus, je les offre à mon tour.

Je bénis dans les dons la puissance qui donne,
L'invisible ouvrier dans l'œuvre que je vois.
Dans les fleurons épars de l'antique couronne
Je reconnais celui qui nous avait faits rois.

Le soleil sur son char poursuivant sa carrière,
Changeant en ses aspects, immuable en son cours,
Des mondes infinis l'éclatante poussière,
Et la splendeur des nuits plus belle que les jours,

La grâce répandue en toute créature,
Les spectacles divers de la terre et des cieux
Font monter, ô Seigneur, ô roi de la nature,
Votre nom à ma bouche et des pleurs à mes yeux !

Et pourtant, ici-bas, il est une merveille
Qui m'émeut plus encor par son charme vainqueur,
Et, pénétrant en moi par les yeux ou l'oreille,
Va toucher plus à fond les fibres de mon cœur.

C'est le labour sacré, c'est l'œuvre du génie ;
C'est la terre enfantant un ouvrage du ciel ;
C'est la grandeur humaine et l'humaine harmonie ;
C'est Dante et Bossuet, Mozart et Raphaël !

Oh ! revêtir le vrai d'une robe immortelle
Qui sous ses plis charmants en laisse voir les traits,
Donner à sa pensée une forme si belle
Que les siècles ravis l'aimeront à jamais !

Concevoir et tirer de son âme féconde
Des accents si profonds, de si nobles concerts,
Que, portés par amour jusqu'à la fin du monde,
Ils iront d'âge en âge enchanter l'univers !

Créer des vers si purs en leur magnificence
Qu'ils planent au-dessus des peuples et des temps,
Et qu'antiques déjà, quand ils prennent naissance,
Ils sont toujours nouveaux malgré le cours des ans !

En un mot, dans une œuvre éterniser sa vie,
Partager avec Dieu le nom divin d'auteur,
Voilà ce qui m'émeut, voilà ce que j'envie,
Voilà l'hérédité du pouvoir créateur !

Qu'il est beau de semer les rayons et les flammes
Dans la funèbre horreur de nos nuits d'ici-bas,
Et de faire à pleins bords couler Dieu dans les âmes
Par des canaux d'or pur qui ne s'épuisent pas !

Quelle ivresse pour l'âme en sa course mortelle
De venir pour sa part en aide au genre humain,
Et d'accroître en passant, fût-ce d'une parcelle,
Le trésor de beauté qu'il porte en son chemin !

Je ne saurais prétendre à ce rôle sublime :
Je ne monterai point à ces nobles sommets.
Mais, j'e-sairai du moins, l'œil fixé sur la cime,
De m'élever toujours sans m'arrêter jamais.

Et ne pouvant moi-même accomplir votre ouvrage,
Augustes ouvriers, je vous crierai d'en bas :
"Poursuivez vos labeurs, hommes de Dieu, courage !
Combattez ! nous vivrons du fruit de vos combats !"

Le culte du beau purifie notre cœur, mais il réclame une âme qui ne soit pas souillée et un regard qui ait gardé sa lucidité. La lumière de la beauté perce malaisément l'épais bandeau de l'ignorance ; elle vient s'amortir dans les vapeurs de la corruption comme l'éclat du jour dans un brouillard d'hiver. Sa douce chaleur n'amollit guère les pauvres et rudes cœurs qu'a pétrifiés l'indigence ; elle pénètre peu et rarement ceux que la débauche a glacés. Les âmes où elle se complaît, ce sont les âmes pures et jeunes, ou celles qui, malgré les années, ont su garder leur jeunesse et leur pureté.

"Vie rare et excellente, dit le Père Lacordaire, parce que le goût n'y suffit pas, mais il y faut le cœur et la vertu."

LE TYPHUS DE 1847

CHAPITRE HUITIÈME

LE RETOUR

(Suite)

La cigale a chanté les beaux jours de l'été, juillet et août sont passés avec les fleurs et la fenaison. Les chaleurs ont été intenses, mais la récolte est excellente. Tous se réjouissent des bénédictions du ciel.

Au vieux manoir de Châteauguay, les sœurs convalescentes ont trouvé un bienfaisant repos, avec les soins délicatement prodigués de la bonne mère Deschamps, leur économe...

Mais les regards se tournent présentement vers la maison mère... on y attend les sœurs avec hâte; les anciennes s'attristent de voir leurs rangs éclaircis, il leur tarde d'embrasser celles qui ont survécu aux traits envenimés du fléau.

Le 13 septembre réunit enfin toute la communauté, c'est la veille d'un grand jour; oh! que la fête de l'Exaltation de la sainte Croix arrive heureusement à cette époque.

Généreuses filles de la Vénérée Mère d'Youville, anantes de la croix comme elle, vous alliez en souffrant et en pleurant répandre votre semence, mais vous revenez en ce grand jour portant des gerbes dans vos mains.

Aux effusions de joie et de si grand contentement de se réunir au même foyer, se joignit un chant d'action de grâces.

Un dimanche, 19, toute la communauté se réunit à l'église après le dîner.

À la fin du *Miserere* et autres prières d'usage, la supérieure entonna le *Te Deum* pour remercier le Seigneur de la cessation du fléau dans la maison. On continue avec non moins de ferveur, les jours suivants, les prières d'une neuveine commencée le 12 pour implorer de nouveau la protection du ciel, car le typhus n'a pas abandonné le terrain. Il sévit encore aux *sheds* et même dans la ville.

On compte en ce moment plus de 800 malades aux ambulances. On travaille à rendre les abris capables d'être habités durant l'hiver.

Les bonnes Sœurs de la Providence, qui ont remplacé les Sœurs Grises, commencent à ployer sous le faix. Trentedeux ont été atteintes du typhus. Trois ont succombé cruellement à ses étreintes : ce sont les sœurs bien regrettées Angélique Bélouin, Catherine Brady et Olympe Guy.

Les ambulances vont éprouver une seconde fois une pénurie de gardes-malades. Qui va prendre soin, maintenant, de tous ces pauvres émigrés ?

Les religieuses de l'Hôtel-Dieu ont subi elles-mêmes des pertes dans leurs regrettées sœurs Gertrude Poirier, Sophie Darche et M.-Joséphine Portelance, et d'ailleurs que de malades chez elles, ... surtout que de prêtres dévoués qui sont allés prendre la contagion en soignant et administrant les pestiférés ! Que de bons sulpiciens elles ont vus mourir ainsi que beaucoup d'autres membres du clergé, objet de leur respect et de leur filiale estime ! Oh ! pourquoi craindre ? non, nos pauvres et malheureux frères d'Irlande ne seront point abandonnés. Les Sœurs Grises sont encore à quelques pas.... Un peu de repos leur a donné de nouvelles forces.... Leur courage est resté le même ; ... elles voleront de nouveau à ce foyer où s'est allumée une charité éminemment chrétienne.

La voix du premier pasteur se fait entendre et les voici.

Mais avant d'entendre définitivement cette voix si humble et si confiante de leur saint évêque, les Sœurs Grises ont à répondre à une demande non moins digne de la charité dont elles ont fait le vœu.

“ Vers cette époque, disent leurs annales, le capitaine Weatherley, intendant des émigrants, vint à la communauté accompagné de M. Ryan, commissaire, pour demander si elles voudraient accepter les pauvres veuves et filles d'émigrés. La communauté accepta cette proposition et dès le 3 septembre deux des sœurs allèrent visiter la maison située sur le terrain de la ferme Saint-Gabriel, près du chemin qui conduit à la rivière Saint-Pierre, et elles commencèrent tout de suite, aidées des pauvres veuves et filles qui venaient à elles, à nettoyer cette maison, qu'elles ouvrirent le 17 du même mois.”

Il est probable que ce fut sœur Hughes qui eut d'abord la conduite de cette maison ; on y vit ensuite les sœurs Saint-Roch, Cinq-Mars et Dalpée. De la ferme Saint-Gabriel cette maison fut transférée sur la rue Saint-Laurent, où les sœurs continuèrent cette excellente œuvre jusqu'au mois d'avril 1848. A cette date on avait réussi à placer convenablement toutes les pauvres veuves et filles qui pouvaient gagner leur vie.

CHAPITRE NEUVIÈME

LES SŒURS GRISES PRENNENT DE NOUVEAU LA DIRECTION DES SHEDS

Le 26 septembre 1847, les Sœurs Grises se dirigent de nouveau vers les sentiers qui conduisent à la Pointe Saint-Charles. Cette fois, ce n'est plus une volière qui va s'abattre sur les abris, ... cette volière a pris son essor vers les cieux ; mais il y a encore de vivantes épaves du

désastre épidémique. Toutes chancelantes, elles reviennent encore avec courage vers leurs pauvres malades.

C'est mère Deschamps qui conduit la petite bande... jusqu'à présent elle a toujours été retenue loin de ce centre qui eût offert matière à son dévouement ; des travaux de construction la retenaient à Châteauguay. Aujourd'hui, elle va se livrer avec ardeur à une œuvre chère à sa foi et à sa charité. Sœur Blondin la secondera de toutes les forces qui leur restent à déployer, . . . puis les courageuses novices sœurs Dalpée et Montgolfier, comme elles sont ardentes à reprendre leur vie pleine d'activité sous ces abris où elles ont travaillé jusqu'à l'épuisement de leurs forces, et, d'ailleurs, n'ont-elles pas acquis l'habitude de tous ces détails de prévenances et de soins qui se répètent chaque jour ?... Il y a néanmoins de ces actualités qui sont toujours trop émouvantes pour leur cœur. Celles qui survivent à ces événements depuis longtemps passés se souviennent encore avec attendrissement de la navrante impression que leur causait, chaque matin, lorsqu'elles arrivaient aux abris, d'y voir défiler lentement devant elles plusieurs chariots encombrés de cercueils qu'on se hâtait de conduire au cimetière avant les premières heures chaudes du jour. Elles voient encore des amas de tombes toujours préparées pour recevoir de nouvelles victimes. La mort planait continuellement sur les ambulances comme une ombre empoisonnée tendant à envelopper tous ceux qui osaient y pénétrer.

Il est à remarquer cependant que durant cette seconde période, la maladie étreignit grand nombre de prêtres et de religieuses qui continuèrent à se dévouer à une si bonne cause ; mais tous en triomphèrent et ne moururent point, quoique plusieurs revinssent deux fois après leur convalescence offrir leurs services. Le ciel avait accepté les victimes qui avaient succombé durant la première période : neuf prêtres et treize religieuses ; l'épée était

remise au fourreau. Le Seigneur était satisfait. Il avait agréé l'holocauste. Les bénédictions de notre Père céleste se sont répandues sur notre ville, sur notre pays, mais surtout sur nos pieuses communautés.

L'heure d'angoisse et des grandes douleurs doit néanmoins sonner pour la ville de Toronto. Non seulement son clergé tombe sous l'étreinte de la contagion, mais l'éminent pasteur va payer de sa personne le tribut que semble réclamer le fléau dévastateur.

Monseigneur Power contracte le typhus en secourant les émigrés avec un zèle au-dessus de tout éloge et il succombe à ce dévouement admirable, à l'âge si peu avancé de 43 ans.

Recueillons ici quelques lignes tracées à sa louange : ce sera un pieux souvenir à conserver de ce saint évêque.

“ Monseigneur Power, à l'exemple des Charles Borromée, des de Belzunce, des de Quélen et de tous nos saints prêtres que nous pleurons encore, Mgr Power s'est dit au moment du danger : le prêtre catholique ne se cache pas ; il s'est dit : toujours le prêtre catholique est le premier dans les temps d'épidémie à se présenter pour secourir les malheureux. Il a vu arriver dans sa ville épiscopale une émigration de malheureux Irlandais qui fuient une patrie qui ne leur réserve que la mort. Il les a vus étendus sur la paille, souffrant, agonisant, mourant... Il les a vus attaqués d'une maladie contagieuse et il s'est dit : “ Voilà mes enfants ! ”

“ Seul pour porter secours à huit cents malades, il a voulu se multiplier en quelque sorte ; il s'est rendu auprès d'eux, il s'est baissé vers eux, et il leur a dit : *Je suis votre frère, ne craignez point, j'aurai soin de vous et de vos enfants.*” Et il leur a porté secours et il a reçu l'aveu de leurs fautes et il leur a ouvert les portes du ciel. Et qu'en a-t-il reçu, nous vous le demandons ? La mort !... Cependant, ce n'est pas tout ; ces malheureux,

réconciliés avec Dieu, ont des enfants, et leurs regards se portent vers eux ; ils vont les délaisser et ces infortunés enfants, que vont-ils devenir ? Nous aurons soin d'eux, a été la réponse du saint évêque ; nous les recueillerons, nous les réchaufferons sur notre sein, et ces enfants seront nos enfants ! “ Mais, hélas ! ce n'était pas assez pour eux d'avoir perdu leur père et leur mère ; ils viennent de perdre le père qui les avait adoptés ! Puissent-ils trouver bientôt un nouveau pontife pour remplacer celui qu'ils pleurent avec nous ; puissent-ils avoir un nouveau pontife, qui, plus heureux que celui qui vient de les quitter, puisse réellement accomplir la promesse : “ Ce seront nos enfants.” Il continuera “ par là l'œuvre de son prédécesseur et en s'attachant à suivre les exemples donnés “ par cet illustre évêque et à posséder les mêmes vertus “ que lui, il pourra le remplacer dignement et être certain “ d'être un évêque selon l'esprit de Dieu.”

Monseigneur Prince, coadjuteur de Monseigneur de Montréal, atteint par l'épidémie, est conduit à l'Hôtel-Dieu et y reçoit les derniers sacrements. Le ciel a néanmoins conservé cet éminent prélat, le futur évêque de Saint-Hyacinthe.

Malgré les épreuves auxquelles la communauté des Sœurs Grises est soumise dans ce temps de commune affliction, arrive le centième anniversaire de l'entrée de la très honorée mère Youville à l'Hôpital général. C'est une fête qu'on s'apprête à célébrer depuis longtemps. Deux sœurs de Saint-Hyacinthe et trois d'Ottawa se rendent à Montréal pour y prendre part.

Le très saint Sacrement fut exposé pendant la messe de communauté, que célébra Mgr Bourget, évêque de Montréal. Monseigneur Prince donna la bénédiction du très saint Sacrement et fit un discours très touchant sur l'objet de cette solennité.

A 4 heures dans l'après-midi, il y eut un salut solennel

en action de grâces, et le soir, pour terminer cette fête de famille, la mère Supérieure distribua à la récréation des médailles et des images, en souvenir de cet heureux anniversaire.

CHAPITRE DIXIÈME

LES ÉPREUVES

Les chrétiens, dit l'apôtre saint Paul, ont droit de se glorifier dans leurs tribulations, parce que la patience fait la preuve de la fidélité, l'épreuve forme l'espérance et cette espérance n'est jamais confondue.

Voici l'heure où cette vertu de patience va être mise en pratique ; d'étranges tribulations attendent les sœurs en ces lieux où elles se livrent de nouveau aux devoirs de la plus héroïque charité.

L'épreuve première est la maladie qui arrive soudain parmi elles ; à peine huit jours se sont-ils écoulés que la bonne mère Deschamps tombe sous les étreintes de l'épidémie. Le 14 octobre, elle reçoit même les derniers sacrements, ainsi que sœur Dunn. Les sœurs vont regretter la sage direction de cette bonne mère, elles savent qu'en toute circonstance, elle leur sera d'un bon secours et un véritable appui, car elles ont déjà compris la position actuelle dans leur nouvelle installation aux *sheds*.

L'absence des sœurs a duré trois mois, il y a du changement dans le personnel. Un grand nombre de protestants circulent sous les abris, et ils voient d'un œil envieux les captures heureuses que font chaque jour la charité et le désintéressement des prêtres et des sœurs. Un grand nombre passent au catholicisme. Les enfants surtout sont recueillis avec soin pour être placés dans de bonnes familles.

Plusieurs nous deviennent hostiles. Le premier commis

M. Wilson et sa femme vont bien servir à leurs plans de campagne ; c'est une petite guerre qui se prépare contre les sœurs, qui ne se défendront que par une discrétion tout à fait religieuse et par une admirable patience.

La modeste chapelle placée au centre des ambulances est un objet d'horreur pour nos frères séparés. Les médecins font tout en leur pouvoir pour changer la destination de cet humble sanctuaire, prétextant le besoin qu'en auront un grand nombre d'émigrés attendus ; mais la divine Providence ne permet pas que les pauvres convalescents soient privés de la grande consolation d'entendre la sainte messe et d'aller épancher leur douleur au pied du tabernacle.

En revanche, on épie les démarches et le mode d'action de celles qu'on accuse de prosélytisme, et on veut les prendre en flagrant délit.

On a pris l'habitude de réunir chaque soir les employés catholiques les uns après les autres, afin de réciter ensemble le chapelet et la prière, après quoi ceux ou celles qui sont de veille doivent se retirer.

Or un soir, M. Wilson fait la visite des *sheds*, il remarque que les nourrices ou gardes-malades sont absentes à la même heure ; il va en prévenir le Dr Little, qui en est mécontent et enjoint à M. Wilson de fermer la chapelle à clef. Le lendemain, il défend à toutes les personnes qui doivent veiller d'aller à la prière et il fait un règlement qui prescrit de se trouver tous les matins, à six heures, au chevet des malades et d'y garder la même assiduité ; à 8 heures, chaque soir, obligation fut alors pour les sœurs de discontinuer ces exercices de piété chrétienne.

Un autre désagrément va surgir de la détermination que prend M. Wilson de diminuer le nombre des gardes-malades ; il demande aux sœurs de faire une liste de celles qui leur paraissent moins utiles, . . . puis en remer-

ciant ces femmes, il a bien soin de leur dire que ce sont les sœurs qui les déchargent. Fort déconcertées, ces gardes-malades vont trouver les médecins et leur disent que les sœurs veulent les renvoyer, parce qu'elles ne vont point à la prière du soir et qu'elles ne vont point se confesser. (Ce sont pourtant des femmes catholiques.) Alors les médecins écoutent ces plaintes, ils renvoient ces gardes-malades à leur poste et en congédient d'autres qu'il plairait aux sœurs de retenir auprès d'elles.

Le docteur Little, apprenant que les sœurs veulent faire connaître à Monseigneur de Montréal leur situation présente, vient leur dire impertinemment : " Monseigneur n'a rien à régler aux ambulances, le gouvernement lui fait une grande faveur en permettant à ses prêtres et à ses religieuses de venir assister les malades. Le gouvernement a seul autorité en tout cela."

D'autres détails minutieux sur des sujets moins importants diraient encore ce que les sœurs eurent à pratiquer d'actes de patience et d'humilité. S'agit-il de prendre au vestiaire commun des draps pour changer les lits ou des vêtements pour les pauvres patients transis de froid, le commis y voit une contravention à son autorité et il fait reporter à l'insu des sœurs quelques-uns de ces vêtements qu'elles ont donnés. Heureusement que le Rév. Père Tellier ne ferme pas les yeux sur ces désagréments de tous les jours; il en parle à Monseigneur. Sa Grandeur en éprouve un véritable déplaisir et s'empresse de porter plainte au gouverneur.

Quelques jours plus tard, le capitaine Crederly arrive aux *sheds* avec une autorité qui porte la frayeur chez Wilson et compagnie; il lui annonce que s'ils continuent, lui et sa femme, à manquer au respect qu'ils doivent aux sœurs, ils seront tous deux chassés des abris.

Le lendemain, ce n'est plus que prévenance, civilité et soumission envers celles que l'on voulait hier soumettre à une seule autorité.

A cette petite persécution se joint l'épuisement des forces physiques chez les sœurs à peine convalescentes. De jeunes postulantes viennent leur aider. Elles témoignent de leur bonne volonté en éprouvant leur vocation dans cet exercice admirable de la charité. La bonne mère McMullen a confié toutes ses novices au révérend Père Tellier, jésuite, qui leur fait suivre les exercices du noviciat avec une sollicitude toute paternelle.

Sœur Dalpée fait preuve d'une grande énergie: elle est atteinte deux fois du typhus; elle en supporte les souffrances sans succomber et, après une courte convalescence, elle apparaît une troisième fois aux *sheds*... Aussi gagne-t-elle la croix d'honneur en recevant bientôt la croix de sa profession religieuse. Il est à remarquer que les onze novices revêtues du saint habit à l'époque où l'on commença à aller soigner les pestiférés ont heureusement persévéré dans leur sainte vocation. Trois ont reçu la couronne du martyr, ce sont les sœurs Collins, Limoges et Primeau, et les huit autres ont prononcé leurs vœux de religion avec solennité au terme de leur probation: ce sont Sœurs Saint-Joseph (Denis), Christin, Labrèche, Caron, Blondin, Montgolfier, Dalpée et Perrin.

Quand mère Deschamps, atteinte de la contagion, quitta les *sheds*, l'infatigable mère McMullen, ne trouvant plus personne pour la remplacer, demanda du secours à la maison d'Ottawa, qui n'était pourtant pas en meilleure condition que celle de Montréal, puisque ces bonnes sœurs, comme nous l'avons vu plus haut, prenaient aussi soin des pestiférés dans les ambulances de leur ville. La mère Bruyère, supérieure de la maison d'Ottawa, ne tarda pas à envoyer sœur Phelan, et la maison mère ne pourra jamais assez louer et apprécier les services que cette sœur rendit; son action pleine de fermeté et de prudence était nécessaire à la situation actuelle. Les sœurs la respectaient et l'aimaient, on ne craignait rien

avec elle. Sœur Montgolfier se souvient encore du sang-froid de cette courageuse sœur dans une circonstance assez inquiétante. On était au 24 novembre à 11 heures du soir ; un bateau à vapeur chargé de 300 malades venant de la Grosse-Ile, arrivait au port. On envoya autant de voitures qu'on put s'en procurer et les infirmiers se rendirent en même temps avec des brancards pour aider à transporter les malades. Quand on vint au déchargement du bateau, on constata que sur 300 malades embarqués à Québec, plus de 80 étaient morts durant le trajet, de sorte que les infirmiers passèrent une grande partie de la nuit à transporter les cadavres que l'on faisait déposer au *shed* destiné à l'exposition jusqu'au lendemain où ils devaient être portés au cimetière. Ces pauvres malheureux arrivaient dans un état difficile à décrire. La nature et les éléments semblaient prendre part au deuil de ces pauvres victimes. La pluie tombait par torrents, le tonnerre grondait avec fureur et à travers ce bruit épouvantable on entendait les cris et les gémissements des malades et des mourants qui, souvent entassés pêle-mêle et ne pouvant supporter les soubresauts du transport, demandaient en grâce d'être mis sur le chemin ou à l'abri du mauvais temps, afin d'expirer en paix. Enfin on parvient à placer ces pauvres malades dans les *sheds* qui leur sont assignés. Or pendant cette nuit de novembre, les sœurs Phelan et Montgolfier s'étaient retirées dans un appartement qui leur servait de dortoir, lorsque soudain, elles entendent un vacarme épouvantable. C'étaient des cris et des coups redoublés à leur porte. Sœur Phelan, sans se troubler, prend un grand bâton qu'elle a mis par précaution dans la chambrette et s'avance rapidement vers la porte... Ce sont les infirmiers, elle les reconnaît, ils sont harassés de fatigue et pleins de boisson ; ils sont affamés et, croyant ouvrir la cuisine, ils viennent heurter à la porte de la cellule des sœurs. La

vue des religieuses les surprend, ils restent interdits, mais bientôt une nouvelle crise de la faim et peut-être les rixes survenues entre eux les remettent dans l'état d'excitation et de délire précédent. Sœur Phelan les fait taire et fait mine d'envoyer chercher la police ; sa contenance ferme et son regard assuré les foudroient, ils se retirent. L'un d'eux, d'un air affable qu'emprunte souvent un ivrogne, réplique doucement : " Oui, ma sœur, je vais me retirer, mais seulement pour vous, je vous le dis, oui, pour vous, mais pas pour les autres." Et le silence suivit bientôt cette alerte.

Les épreuves, les petites persécutions dirigées contre les sœurs durant la seconde période de leur séjour aux ambulances ne sont, après tout, que la partie effective de l'holocauste renouvelé chaque jour et ces détails d'immolation, les sœurs les avaient acceptés en se dirigeant vers les abris.

Il ne faut pas s'étonner si elles se rendirent fidèles à une grâce qu'elles n'ont cessé de demander au ciel : la force des martyrs. Plusieurs l'obtinrent jusqu'à la récompense.

Ah ! maintenant, plus sensible sera pour elle d'envisager le tableau dans cette dernière phase de l'épisode que nous venons de raconter.

Depuis six mois, l'épidémie, à Montréal, a sévi avec un progrès toujours croissant, cependant les froids de l'hiver vont sans doute ralentir sa marche ; mais, en échange, quelle misère allons-nous rencontrer ! La navigation est fermée, un grand nombre de convalescents sont déjà sur la place ; trop faibles encore pour demander du travail, ils demandent néanmoins du pain. Un apprentis a été mis en réserve pour eux ; on leur fait échiffer du câble et on leur promet une pitance qui les soutient à peine.

Le gouvernement fait distribuer à chacun une ration qui consiste en une demi-livre de pain par jour, un

quarteron de bœuf et un peu de thé pour le déjeuner, souvent sans sucre et sans lait. On continue de leur faire de la soupe, le midi, mais avec de la farine d'avoine ; le soir, on prépare du gruau.

Comment le gouvernement peut-il suffire, en effet, à nourrir un si grand nombre de personnes. Néanmoins la ration s'augmente de moitié, mais c'est encore trop peu. Alors, sur les représentations qui furent faites, on décida de donner tous les jours 30 gallons de lait. De ce jour, les sœurs firent elles-mêmes du riz au lait qu'elles distribuaient à leurs pauvres malades, ce qui leur fut un grand adoucissement.

Les paillasses, draps, couvertures de lit, etc., étaient fournis par le gouvernement ; mais pour les habillements et linge de corps, un grand nombre de patients étaient réduits presque à la nudité, et voici comment. A l'arrivée des malades aux abris, on s'emparait de leurs coffres et autres effets ; on les mettait dans un dépôt fermant à clef et confié à la garde d'un commis. Celui-ci donnait à entendre aux patients que c'était dans le but de mettre leurs effets en sûreté, mais quand il s'agissait de les réclamer, les pauvres gens ne pouvaient plus retrouver ce qui leur appartenait, de sorte que n'ayant rien pour se changer, ils étaient réduits à une malpropreté dégoûtante.

Les sœurs gémissaient de cet état de choses, mais ne pouvaient y remédier sans s'exposer à se mettre dans de grandes difficultés, car, à cette époque, leur présence qui gênait les opérations injustes de quelques employés, n'était que faiblement tolérée, et par amour pour les pauvres malades qui auraient été infiniment plus misérables si elles les eussent abandonnés aux soins mercenaires des employés, presque tous protestants, elles durent fermer les yeux sur une foule de choses et agir en toute circonstance avec beaucoup de réserve et de prudence.

Cependant, les sœurs crurent devoir informer Mon-

seigneur de Montréal, qui vint aux abris pour visiter les malades, de l'état pitoyable où étaient un certain nombre de pauvres victimes de la mauvaise foi du commis, qui, pour une raison ou pour une autre, ne voulait pas leur restituer leurs effets. Monseigneur, touché de compassion pour ces malheureux déjà si éprouvés, envoya aux sœurs quelques douzaines de chemises et autres effets pour être distribués aux plus nécessiteux.

La charité, qui ne se refroidit pas dans notre pays si chrétien, a inspiré des quêtes, des contributions ; mais nos citoyens ne sont point des lords, ni de puissants seigneurs, et on sait que nos verdoyantes campagnes ne recèlent point des mines précieuses.

On a vu avec admiration un grand nombre de familles, déjà chargées d'enfants, accueillir les pauvres orphelins de la terre étrangère ; mais que peut-on faire davantage ? Pourtant les malades des abris ont faim, quel tourment ! . . . Ils sont tristes et inquiets . . .

“ Y avait-il quelque chose de plus navrant pour nous, a écrit une des sœurs, témoin de ces scènes des *sheds*, que d'entendre ces pauvres malheureux nous dire sans cesse : “ Ma sœur, je me meurs de faim, je n'ai rien pour me sustenter, donnez-moi, je vous prie, quelque chose, afin que je ne descende point au tombeau. ” Un soir que nous entrâmes dans les *sheds* à l'heure du souper, un grand nombre de ces pauvres faméliques s'approchèrent de nous et nous firent le récit de leurs misères. Quelques-uns nous montraient leur dîner : rien qu'une patate, et pour leur souper, un petit morceau de pain. Nous avons vu plusieurs malades pleurer en nous disant : “ Nous mourons de faim. ”

“ Il ne nous restait plus qu'un secours : c'était l'assistance toute paternelle de Mgr de Montréal. Il nous faisait parvenir quelque argent qui montait ordinairement à vingt piastres. Cette recette était fréquemment renou-

velée; alors, nous achetions du pain et du beurre pour nos chers malades, dont le nombre dans les derniers temps monta jusqu'à 500.

“ Sans la générosité de ce charitable pasteur, que serions-nous devenus avec nos pauvres patients ? Il fut pour eux une seconde providence ; aussi, avec quel respect, avec quel amour prononçaient-ils son nom ! ”

“ Il est impossible, dit encore la sœur Caron, témoin des faits précités, d'exprimer la reconnaissance de ces pauvres gens, quand ils voyaient entrer dans leurs appartements des personnes chargées de provisions pour eux. Ils se jetaient à genoux pour remercier le Seigneur et lui demandaient l'abondance de ses bénédictions pour leurs bienfaiteurs, tels que Mgr Bourget, les RR. PP. Jésuites, qu'ils regardaient comme de véritables pères, puis leurs Sœurs Grises.”

Après la fermeture des abris, au mois d'avril, il restait encore un grand nombre de convalescents, lesquels, à raison de leur état de faiblesse, ne pouvaient encore travailler pour subsister et qui n'avaient pour toit que la voûte des cieux. A force de démarches et d'instances, les sœurs obtinrent des agents du gouvernement la permission de les abriter la nuit dans un des *sheds* ; mais, pour les nourrir, ils ne voulurent pas s'en charger. Que faire ? On ne pouvait les laisser mourir de faim. Dans cette extrémité, les sœurs recoururent à celui qui les avait toujours tirées d'embarras durant leur séjour aux *sheds* : elles s'adressèrent à Mgr Bourget, qui étendit sa générosité jusqu'au moment où les pauvres malheureux furent en état de se suffire à eux-mêmes.

(A suivre)

CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

(Suite)

—Ah ! et quand cette terre sera-t-elle vendue ?

—Dame, ça ne tardera pas. C'est pour le commencement de mai. Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est qu'ils ont si bien *arrimé* ce pauvre garçon, qu'ils l'ont traîné de porte en porte chez tous les habitants qui auraient *pu mettre* sur sa terre, sous la frime que, comme ça, il pourrait la racheter à meilleur marché ; ce qui fait que quelqu'un l'achètera pour M. Wagnaër à un prix raisonnable.

—Diable !

—Vous entendez bien, que le jeune homme ne perdra pas un sou : car tout ça, c'est une frime, rien que pour acheter la terre. Mais on lui remboursera tout le reste, vous me comprenez.

—Oui, je comprends.

—Mon cousin en a-t-il une chance un peu ? Sans compter que c'est une jolie fille, ce qui ne nuit pas, quand même qu'une fille est riche.

—Votre cousin a bien de la chance en effet. Mais vous me paraissez bien fatigué. Je vous ai trop laissé parler. Il faut prendre encore des gouttes et puis vous reposer. Pour cela, il est temps que je me retire.

Jean Guilbault ne fit qu'un bond de l'appartement du malade à sa propre demeure. La tête lui bouillait, l'indignation l'étouffait et il lui avait fallu tout son bon sens pour ne pas éclater en présence de son malade. Voilà, se dit-il, une spoliation qui ne se fera pas si tranquillement qu'on le pense, ou Jean Guilbault n'est qu'un sot et une ganache. C'est dans des temps comme ceux-là qu'on trouve ses amis !



Il était tard pour partir ce soir-là. Mais il ne perdit point de temps et loua le meilleur cheval qu'il put trouver dans les écuries de la ville. Les chemins n'étaient pas beaucoup praticables à cette saison de l'année ; il fallait se décider à faire à franc étrier une distance considérable.

De retour chez lui, il jeta dans un petit sac de voyage quelques objets indispensables, et n'oublia pas une magnifique paire de pistolets, qui lui servaient pour ses expéditions de *résurrectionniste*, et avec lesquels il avait épouventé plus d'une fois les gardiens des cimetières.

—Après tout, se dit-il, on ne sait pas ce qui peut arriver, et en sus de la justice et du bon droit, il n'est pas mauvais d'avoir de son côté des arguments de la force de ceux-là.

Il passa le reste de la nuit à faire différents plans de campagne, suivant l'état dans lequel il trouverait les affaires de son ami.

Le matin à six heures, il était à la Pointe-Lévis, se dirigeant, au grand galop de son cheval, vers la paroisse de R....

VIII

UN COMLOT



ALGRÉ qu'il eût changé de monture plusieurs fois sur la route, ce ne fut que bien tard dans la nuit que Jean Guilbault toucha au terme du voyage.

Tout le monde était couché chez madame Guérin ; mais personne ne dormait.

Ne voyant pas de lumière, le jeune homme hésita, s'il frapperait à la porte. La difficulté d'aller se retirer ailleurs, et l'impatience qu'il éprouvait, le décidèrent.

Au premier coup, plusieurs voix crièrent : Qui est là ? Et une autre voix ajouta : Mon Dieu, si c'était lui !

— Jean Guilbault, fut-il répondu du dehors.

— Est-ce possible ? fit Charles, et dans un instant il avait déjà allumé une chandelle et ouvert la porte à son ami.

Madame Guérin et Louise s'étaient retirées promptement dans leur chambre. — Le cœur m'a battu bien fort, dit la pauvre mère, j'ai cru un instant que c'était lui ; mais nous aurions eu trop de bonheur, si la Providence nous l'avait envoyé dans un tel moment....

— Écoute, Charles, dit Jean Guilbault en entrant, un mot avant tout. Quel est le jour fixé pour la vente de la terre ?

- C'était aujourd'hui, dit tristement Charles.
 —Et puis ?
 —Eh ! bien, elle a été vendue.
 —A qui ?
 —Au bonhomme Jean Pierre.
 —Combien ?
 —Neuf cent vingt-cinq louis.
 —Si tu savais ce que je sais !
 —Je ne le sais pas ; mais je m'en doute.
 —Quel malheur ! Quelle infamie !
 —Que veux-tu ? C'est ma faute. Tu es bien trop bon d'être venu exprès... Je ne le méritais pas, moi qui ne t'avais parlé de rien. Quand es-tu parti de Québec ?
 —Ce matin à six heures.
 —Mais tu dois être mort de fatigue, et ton cheval doit être *rendu*.
 —C'est le deuxième. J'espérais être ici à temps.
 —Mais tu dois être moulu.
 —Bah ! je n'y ai point songé. Tout mon regret, c'est d'arriver trop tard.

Madame Guérin s'était habillée à la hâte et elle insista pour que l'hôte qui leur arrivait réparât ses forces. Elle improvisa une petite collation à laquelle fit honneur l'appétit de Jean Guilbault, lequel, même à son état normal, sans être aiguisé par l'exercice et la fatigue, n'était pas à dédaigner.

Charles, resté seul avec son ami, demeurait partagé entre la honte et la reconnaissance. Il y avait dans le procédé de Guilbault tant de générosité et de dévouement, et sa position à lui-même semblait si ridicule, qu'il osait à peine parler de ce qui s'était passé.

Heureusement, il est des gens avec lesquels il est difficile de rester longtemps mal à l'aise.

—Ah çà ! fit Jean Guilbault, après quelques instants de silence, j'espère que tu ne comptes pas en rester là

avec M. Wagnaër ? Il y a bien un proverbe anglais qui dit qu'il est trop tard de fermer l'écurie quand le cheval est dehors ; mais enfin il doit y avoir un moyen de revenir sur toutes ces transactions qui ne sont qu'un tas de friponneries. Voyons, toi qui es avocat, ou à peu près, tu dois connaître quelque remède.

—Tout est contre moi. J'ai donné la main à tout cela. Mon émancipation, mon négoce, l'intervention de M. Dumont ont couvert ce qu'il y aurait eu d'illégal dans l'affaire. Et puis, un procès !

—Eh bien, un procès ! Mille tonnerres, quand on a raison, on gagne, celui qui a tort, perd, et voilà le procès jugé ! Y a-t-il un juge dans le monde qui donnerait gain de cause à ce vieux misérable de Wagnaër ? Je voudrais bien voir cela, par exemple !

—Si je portais une action, ce serait une action très spéciale.

—Alors, prends une action spéciale, comme tu dis.

—Quand il n'y a point de précédent, on a peu de chance. On n'aime guère que les sentiers battus par la routine. Dès qu'il se présente quelque difficulté technique, on s'en saisit avec ardeur : tu ne connais donc pas les tribunaux ?

—Dieu merci, non. Eh bien, il faut se jeter sur autre chose.

—Oui, j'y ai pensé. L'opinion publique :... dévoiler, démasquer....

—Ah çà, viens-tu fou ? Que te fera l'opinion, et que fera-t-elle à un homme pareil ? S'il ne tient qu'à faire au bonhomme la réputation qu'il mérite, je m'en charge. Mais après cela ?

—Sans compter que je ferais un grand tort à Clo-rinde, en détruisant la réputation de son père.

—Le beau malheur ! Penses-tu qu'elle vaille mieux que lui ?

Charles se fâcha, et son ami fut frappé de l'ardeur et de la persistance avec laquelle il protestait de la sincérité de Mlle Wagnaër.

—Au fait, reprit-il, la question est de savoir si elle t'aime. Si elle t'aime vraiment, tu dois réussir. Voyons, t'aime-t-elle pour tout de bon ?

—Mais sans doute.

—Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites, monsieur le fat ?

—Mais elle laisserait tout pour moi !

—Alors la chose est bien simple. Il faut, si l'on persiste à la marier avec Voisin, ou le tuer en duel, ou enlever Clorinde.

—Un duel ! un enlèvement !

—Cela ou rien du tout.

—Tu as peut-être raison. Quel mal leur avais-je fait à ces gens-là ? Henri Voisin a fait plus que de me tuer. Il a brisé mon avenir. Il a tué ma pauvre mère, qui ne survivra peut-être pas à ce dernier coup.

—Oui, il y a deux espèces de meurtriers, ceux qui tuent lentement, et ceux qui tuent promptement ; ceux qui tuent froidement par intérêt, avec calcul, et ceux qui tuent par passion, par colère, par vengeance, et presque sans savoir ce qu'ils font ; ceux qui rencontrent leur adversaire en face, qui risquent leur propre vie, qui le combattent franchement, et ceux qui assassinent lâchement, avec impunité, par ruse et par trahison. Je ne suis pas duelliste ; j'ai horreur de celui qui donne la mort sous quelque forme que ce soit ; mais je te dirai ceci : de tous les criminels, le plus vil, à mon avis, c'est l'intrigant qui, pour faire son chemin, jette la désolation dans toute une famille, sans s'occuper si la mort ne viendra point sur les pas de la misère ; l'intrigant qui, pour se composer une existence à son goût, prendrait sans hésiter l'existence de trois ou quatre de ses sembla-

bles, pourvu que cela pût se faire légalement et avec impunité. J'ai eu tort de te parler de duel ; mais dans un premier moment, quand j'ai appris cette vilaine affaire, si j'avais tenu Voisin à une portée de pistolet, je l'aurais tué comme un chien....

La triste pensée d'avoir contribué au malheur de son ami en le mettant en rapport avec Henri Voisin, augmen-



tait encore l'exaltation de Jean Guilbault. Incapable de faire de sang-froid le moindre mal à son ennemi personnel, l'idée de l'injustice et de la spoliation, dont un autre avait été victime, le rendait presque cruel. Charles, sous son regard de feu, en présence de cet homme à la contenance ferme et décidée, aux larges et puissantes épaules, aux bras musculeux, sen-

taut passer dans son âme des sentiments plus énergiques, une volonté plus inébranlable, une puissance d'action plus grande que n'en comportait son propre caractère. Il avait confiance non seulement dans le dévouement de son ami, mais encore dans son énergie morale et physique : il lui semblait qu'avec lui il pouvait tout entreprendre.

—J'aurais mal fait, continua celui-ci, de le tuer comme un chien. Il ne faut tuer personne, si *chien* qu'il soit. Mais quant à ce qui est d'enlever la belle Clorinde, c'est une autre affaire. Il me semble, pour peu qu'elle le veuille, que nous serons parfaitement dans notre droit.

—Rapt de mineure ! observa Charles Guérin, simplement pour la forme.

—Oui, rapt de mineure d'un côté, et spoliation des biens d'un mineur de l'autre côté. Ce sera la peine du talion. Oh ! pour cette affaire-là, j'en suis, et quand même je risquerais d'être un peu pendu, il faut que cela se fasse. As-tu un bon cheval à toi ?

—Le meilleur de la paroisse.

—As-tu quelque argent ?

—A peu près trente louis.

—Et vingt louis que j'ai apportés. Mais nous en prendrions du pays avec cela ! Voici le plan. Il n'y a pas à y aller par quatre chemins. Tu vois Mlle Wagnaër demain, tu as une explication avec elle ; si elle consent à être ton épouse et à partir avec nous, l'affaire est faite. Nous conviendrons d'une heure quelconque de la nuit. Nous louerons ou emprunterons quelque part un troisième cheval, et voilà que nous filons par les concessions. Avant le jour nous aurons fait terriblement du chemin sans que le vieux misérable s'en soit douté. Rendus à une certaine distance, pour épargner de la fatigue à madame Guérin, nous mettons deux chevaux sur la voiture la plus légère que nous pourrions nous procurer, et nous continuerons par les concessions jusqu'à la Beauce, où nous prendrons le chemin de Kennébec. Dans moins de trois jours, nous pouvons nous rendre aux États-Unis, et là, vous vous mariez, et du diable si M. Wagnaër et notre ami Voisin trouvent un moyen de vous démarier. En thèse générale, tout cela n'est pas très correct d'après mes principes, mais enfin il y a toutes les circonstances atténuantes possibles. D'abord je suis là pour veiller sur vous et pour répondre de l'honneur de ta fiancée. Je ne vous perds pas de vue un seul instant ; car je galope constamment auprès de votre voiture en bon et fidèle écuyer, avec mes deux bons pistolets à ma ceinture, afin

de pouvoir riposter avantageusement aux gens qui se permettraient de courir après nous ou de nous barrer le passage. Bien entendu, une fois mariés, vous écrirez une lettre polie et respectueuse à papa Wagnaër, lui faisant mille amitiés, et l'informant des raisons et des motifs qui vous ont engagés à faire ce petit voyage.

Voyons, j'ai bien quelque scrupule à te proposer une pareille équipée. Mais enfin, il me semble que c'est le seul moyen de te sauver, toi et ta famille, d'une ruine certaine. Tu ne prends cette démarche extrême qu'à ton corps défendant. Tu ne lui enlèves sa fille que parce qu'il t'a enlevé ta fortune, et encore tu fais les choses honnêtement....

Charles n'avait pas besoin qu'on lui prouvât en trois points la justice de sa cause ; il était, dans ce moment-là surtout, suffisamment exalté pour embrasser avec ardeur la proposition qu'on lui faisait.

L'expédition fut donc décrétée et l'on continua à en préparer d'avance jusqu'aux moindres détails.

Les deux amis s'étaient levés de table et ils marchaient à pas précipités dans la chambre, en étouffant toutefois le plus qu'ils pouvaient le bruit de leurs pas et de leurs paroles, afin de ne point réveiller les personnes de la maison qui dormaient.

Dans le silence profond de la nuit, leur conversation se prolongea animée, confiante, exprimant sur leur visage et par leurs gestes les sentiments qui ne pouvaient pas trouver dans les inflexions de la voix une issue suffisante ; disposant tout, ne doutant de rien, aplanissant tous les obstacles, trouvant réponse à tout et anticipant avec une fiévreuse impatience le moment où ils pourraient déjouer les projets de M. Wagnaër et du gendre de son choix.

Ils se séparèrent fort tard, en se disant presque joyeusement à demain !

IX

LA PETITE CROIX DE CORAIL



CHARLES ne se trompait point : Clorinde l'aimait passionnément. Elle l'aimait déjà avant de le connaître, elle l'aimait beaucoup plus depuis qu'elle se savait aimée de lui.

Si la coquetterie inhérente au rôle qu'elle jouait dans la société où elle se trouvait, avait légèrement terni l'éclat de cet amour, il venait d'emprunter une nouvelle ardeur à un sentiment

bien différent qu'on avait fait naître chez elle.

Elle s'était amusée quelque temps de la tournure peu élégante, des manières gauches et prétentieuses, de la figure et de l'allure vulgaires de M. Henri Voisin, l'éternel compagnon de Charles. Mais elle le croyait sincèrement dévoué à celui-ci, et elle lui passait ce qu'il avait de désagréable en faveur de ses bonnes intentions. Du reste, comme on l'a vu, l'avocat avait jusqu'alors plaidé sa cause auprès du père, et n'avait pas encore jugé à propos d'importuner la fille de ses galanteries, se réservant de tomber éperdument amoureux d'elle, au jour précis où il aurait réussi dans ses négociations.

Ce jour étant arrivé, Henri Voisin s'était mis à développer une foule de belles pensées, de talents agréables et de jolies manières, qu'il avait jusque-là tenus cachés, de même que la chenille dans son enveloppe tient roulées les ailes qu'elle doit plus tard étaler au soleil. Le chrysa-

lide se brisait, et la chenille sortait ; mais, hélas ! sans être devenue papillon.

Ses madrigaux étaient cent fois plus ridicules que son silence, son empressement plus désavantageux que sa timidité, ses attentions plus gauches que ses gaucheries-mêmes. Il dansait d'après toutes les règles de l'art, mais de manière à faire maudire l'art et toutes ses règles. Il chantait juste, mais avec une voix plus triste que si elle eût été fausse. Depuis qu'il cultivait mieux sa toilette, il était parvenu à faire ressortir davantage sa laideur et sa vulgarité.

Charles était trop préoccupé de mille autres choses pour avoir remarqué l'espèce de métamorphose qui s'était opérée chez son ami... Clorinde, avec cette justesse de coup d'œil qui distingue son sexe, avait vu tout de suite que tout cela se faisait en son honneur. Quelques gracieusetés un peu trop familières que l'ami de Charles s'était permises envers elle avaient confirmé ses soupçons. Enfin M. Wagnaër, tout en plaisantant, avait laissé tomber quelques mots propres à faire croire qu'il ne serait pas fâché d'avoir M. Voisin pour son gendre.

Une circonstance que nous allons éclaircir bientôt l'avait empêchée de faire part de cette découverte à celui qu'elle intéressait le plus. Mais de ce moment la répulsion instinctive qu'elle éprouvait, se changea en une aversion profonde, et l'amour qu'elle avait pour Charles s'accrut de toute la crainte qu'elle entretenait de voir son existence liée à celle d'un homme méprisé et détesté tout à la fois.

Le lendemain de l'arrivée de Jean Guilbault à R.... dans la matinée, Clorinde était dans son boudoir, où elle brodait et lisait tour à tour ; dans le moment, elle ne faisait ni l'un ni l'autre.

Elle était assise sur un petit tabouret en laine d'Allemagne près d'un canapé ; sa tête s'appuyait sur

sa main, son coude sur le canapé, sa broderie était par terre, son autre bras laissait tomber ouvert à demi le livre dont elle avait essayé la lecture.

Le petit boudoir était meublé avec luxe ; Clorinde, à peu près maîtresse de ses actions, copiait à la campagne ce qu'elle voyait chez ses amies de la ville.

Un guéridon en bois de rose était couvert de riches albums, de *keepsakes*, que dominait un vase de porcelaine rempli des plus belles fleurs, produit d'une serre à laquelle nos lecteurs savent que la jeune fille consacrait une grande partie de son temps.

Cette chambre ouvrait d'un côté sur le grand salon de la maison et de l'autre sur une chambre à coucher.

Mlle Wagnaër était beaucoup plus pâle qu'à l'ordinaire ; son sein était agité, et il y avait dans sa pose nonchalante plus de découragement que de mollesse. Elle tressaillit tout à coup : un bruit très léger, à peine perceptible, avait causé ce mouvement : c'est qu'il y a quelque secret avertissement magnétique qui révèle l'approche d'une personne aimée, surtout dans les heures d'angoisse que l'on éprouve à son égard.

—Je vous attendais, dit-elle, d'un air triste et presque solennel, au jeune homme qui entrait dans ce moment dans l'autre salon, précédé par une jeune fille de chambre espiègle et gentille, depuis peu au service de la maison.

—Anna, dit-elle, si M. Voisin se présente, fût-il même accompagné de mon père, vous lui direz qu'il ne peut pas me voir ce matin. L'impression que fit ce peu de mots sur l'étudiant se traduisit immédiatement sur ses traits.

—Je vois avec plaisir, dit Clorinde, que vous vous résignez à vous séparer de votre inséparable.

Le ton d'ironie avec lequel ces paroles étaient prononcées fit voir à Charles qu'il était deviné. Son visage était de ceux sur lesquels on lit mieux que dans un livre.

L'heure était solennelle et tous deux comprirent au premier regard que leur sort allait peut-être dépendre de cette conversation.

Ils prirent place sur un divan dans un des angles du salon et gardèrent quelque temps le silence.

Clorinde le rompit la première :

— Mon père venait de sortir, quand vous êtes entré...

Vous ne lui avez rien dit ?

Charles fit un mouvement qui trahissait l'orgueil blessé, comme s'il eût voulu dire qu'il se félicitait de son silence. Puis il raconta d'une voix émue ce qui lui était arrivé et ce que l'on supposait des intentions de M. Wagner, en y mettant toutefois la plus grande réserve.

On conçoit aisément l'humiliation profonde que ressentit la jeune fille. Il lui restait cependant la dure nécessité de confirmer par son récit une partie de ce qu'elle venait d'entendre.

— Mon père ne peut pas avoir toutes les vues que vous lui prêtez, dit-elle ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il songe sérieusement à me marier avec M. Voisin, et je crains bien qu'il ne consente que difficilement à notre union.

— Mais, vous, Clorinde, vous ?

— Moi, fit-elle tristement, moi ?

Charles se leva brusquement et, involontairement, il lui lança un regard de mépris.

De grosses larmes jaillirent des yeux de Clorinde plutôt qu'elles n'en coulèrent ; elle détourna la tête, et elle dit comme se parlant à elle-même : Voilà ce que c'est : il gardera cette opinion de moi toute sa vie... Il ne me croira pas.

Charles se rapprocha d'elle et reprit sa place sur le divan....

— Clorinde, dit-il, Clorinde, vous êtes bien faible, bien légère et bien coupable envers moi, si vous croyez qu'il vous est permis d'appartenir jamais à un autre qu'à moi.

—Écoutez, dit la jeune fille en faisant un effort sur elle-même, écoutez, je ne savais pas avant ce temps ce que c'est que de souffrir et d'être malheureuse ; mais je comprends à présent que l'on peut être assez affligée pour se donner la mort !

—Se donner la mort ! Il y a d'autres remèdes que celui-là, aux situations même les plus critiques.

—Peut-être !

—Est-on obligé d'obéir à des ordres injustes ? Doit-on contre son cœur et contre soi-même donner la main à un complot malhonnête, parce que celui qui l'a formé.....

—Est votre père, ajouta lentement la jeune fille, forcée à rougir de son père devant lui !... Charles, si vous m'aimez, vous me ménageriez davantage.

—Le mot est dur peut-être ; s'il n'y avait que moi de trompé, mais ma mère.....

—Votre mère ! L'aimez-vous beaucoup votre mère ? dit vivement Clorinde.

—Si je l'aime beaucoup ! Étrange question ! Tous ceux que j'aime, Clorinde, je les aime beaucoup. Mais ma mère, voyez-vous, c'est autre chose. C'est de la reconnaissance, c'est de l'admiration, c'est du dévouement, pour elle qui s'est dévouée à nous, qui a refusé la fortune plus d'une fois pour être seule à veiller sur nous.

—Alors si vous aimez autant votre mère que vous l'assurez, vous comprendrez ce que j'ai à vous dire. Écoutez-moi bien, Charles, et vous jugerez de la conduite que je dois tenir. Vous me direz ce que vous feriez si vous étiez à ma place.

Je suis née à Jersey, comme vous le savez. Mon père était livré à de grandes spéculations de commerce, ma mère appartenait à une famille très considérée. Son père était chef-juge, et son aïeul avait été grand bailli. Elle avait apporté en dot à mon père, outre une forte somme d'argent, plusieurs beaux vergers dont il tirait un excel-

lent parti. Deux de ces vergers étaient situés tout près de Saint-Héliér, la capitale de l'île où nous demeurions. Je me rappellerai toujours avoir été avec ma mère et quelques-unes de ses amies cueillir les pommes que l'on entassait dans de grandes hottes pour les porter au pressoir, afin d'en faire du cidre. Il y avait aussi les pommes de choix que l'on cueillait avec beaucoup de précautions, et que nous mangions, ou que nous envoyions en cadeau à nos amis. Autant que je m'en souviens, nous étions bien heureux à Jersey lorsque ma mère vivait. J'étais bien jeune lorsque nous avons quitté l'île, mais plusieurs choses sont restées dans ma mémoire. Je me souviens surtout de nos promenades au bord de la mer, et du varec, que les vagues jetaient sur le rivage comme de grandes écharpes à franges de soie ou de dentelle.

Ma mère s'était mariée malgré ses parents, qui n'avaient consenti à son mariage que pour prévenir un éclat. Les affaires de mon père ayant mal tourné, il fut obligé de vendre tout ce qu'il possédait. On fut même sur le point de l'emprisonner, et nous nous vîmes contraints à laisser le pays.

Il fut décidé que nous passerions en Canada, où nous avions des parents, et où mon père se proposait d'établir un petit négoce, avec l'argent que devait nous faire passer la famille de ma mère.

Je me souviens encore, comme si c'était hier, de notre départ clandestin, et combien de larmes furent versées, lorsqu'il nous fallut prendre congé de nos parents.

Je me souviens de la chaloupe qui nous conduisit et qui fendait les vagues vertes et blanches à leur sommet, et de l'écume salée qui m'entraîna dans la bouche et me navrait.

Je me souviens de la petite chambre toute petite où on nous mit, de la mer, des matelots, des cordages, du roulis du vaisseau, des bâtiments que nous rencontrions quelquefois et que nous voyions disparaître, comme s'ils eussent

été engloutis au fond de l'Océan, et reparaître plus loin sur la crête d'une vague haute comme une montagne.

J'avais sept ans alors. Ces impressions sont pour bien dire les premières impressions fortes qu'ait reçues mon esprit : et je ne trouve, en remontant dans mes souvenirs, presque rien qui soit plus ancien que cela. Il me semble que j'ai commencé à vivre et à penser sur la mer.

La traversée fut longue et périlleuse. Nous eûmes longtemps des vents contraires, des bourrasques et des

tempêtes. Mon père fut malade du roulis, ma mère ne le fut pas. Elle avait une maladie plus sérieuse que celle-là, cette pauvre mère ! Elle était rongée par le chagrin et il semblait que chaque lieue que nous faisons en nous éloignant de Jersey, emportait une partie de son existence.



Durant les longues heures d'ennui qu'elle passait dans le calme ou sur le pont, seule avec moi, tandis que mon père causait avec le capitaine ou avec les autres passagers, elle me racontait tout ce qui lui était arrivé depuis son enfance ; elle me disait une foule de choses que je n'ai pu bien comprendre que longtemps depuis. Elle disait souvent en riant qu'elle était folle de me tenir ainsi des discours de grande personne.

D'après ce dont je puis me souvenir, elle avait épousé mon père par dépit de ce que ses parents n'avaient pas

voulu la laisser marier à un jeune homme pauvre qu'elle aimait.

Ses parents avaient fait beaucoup de difficulté ; mais elle avait déclaré résolument que cette fois elle disposerait d'elle-même suivant son goût. M. Wagnaër passait pour faire de bonnes affaires, et à part la différence de position et d'éducation, il y avait peu à objecter.

Ma pauvre mère attribuait tous nos malheurs à sa désobéissance, et elle répétait sans cesse qu'une jeune fille qui se marie à sa tête, et malgré ses parents, se prépare une vie de misère.

Il y avait quatre autres passagers à bord de ce vaisseau : deux marchands écossais avec qui mon père s'était tout d'abord lié d'amitié, ce qui faisait qu'il passait une grande partie de son temps à jouer aux cartes et à fumer avec eux ; un vieux gentilhomme français qui se rendait au Canada pour y réclamer une succession, et un jeune prêtre irlandais, qui avait fait ses études à Paris. Ces deux derniers causaient souvent avec ma mère, qui avait reçu son éducation en France. Mon aïeule maternelle était française et catholique ; mais mon grand-père avait voulu que ses enfants fussent élevés dans la religion protestante.

Ma mère aimait beaucoup la controverse religieuse, soit qu'elle eût des doutes sur le culte qu'elle professait, soit qu'elle voulût faire du prosélytisme, ce qui est une maladie assez commune chez les personnes de notre pays. Elle entamait souvent de longues discussions, dans lesquelles elle ne laissait pas que de donner beaucoup de trouble au jeune prêtre, au grand amusement du vieux Français, qui était *catholique à gros grains*, comme il le disait lui-même.

Cependant peu à peu ma mère devenait moins railleuse et il arrivait souvent qu'elle écoutait avec un silence respectueux et presque convaincu les discours de son adversaire.

Nous n'étions point à la moitié du voyage, qu'elle fut prise d'un crachement de sang violent, et elle devint si malade qu'il lui était rarement possible de sortir de la chambre.

Le vieux Français avait une certaine expérience et quelques connaissances médicales : il dit en secret à mon père qu'il ne pensait pas que ma mère vécût longtemps.

Elle paraissait elle-même frappée de cette idée : elle parlait souvent de la mort et me faisait promettre de prier Dieu tous les jours pour elle, quand elle serait morte, et d'être bien bonne et bien obéissante.

Cependant nous touchions au terme de notre voyage et elle paraissait mieux. Un soir (nous étions alors à l'entrée du golfe Saint-Laurent), il faisait un beau temps calme et le soleil allait se coucher tout resplendissant de lumière ; ma mère alla s'asseoir sur un banc sur l'arrière du vaisseau et, contemplant le spectacle imposant que nous avions sous les yeux, elle me prit sur ses genoux et fondit en larmes. Je pleurais avec elle sans trop savoir pourquoi. Elle prit une petite croix de corail qu'elle avait sur sa poitrine, attachée avec un ruban bleu ; elle me passa le ruban au cou et me donna la petite croix comme pour me consoler, ce qui ne manqua pas de réussir.

Dans la nuit mon père vint me réveiller et me porta dans ses bras auprès du lit de ma mère. Je vis là le jeune ecclésiastique qui était à genoux et priait, et le vieux Français qui était debout et paraissait bien affligé.

On me mit à genoux sur une chaise tout près de ma mère, qui fit un effort pour s'asseoir et m'embrassa.

—Ma petite fille, dit-elle, je vais mourir. Je n'ai plus que quelques heures à vivre. Écoute bien ce que je vais te dire pour t'en souvenir toute ta vie. Tu vois ici un prêtre catholique et tu sauras que je vais mourir catholique : je désire que tu vives et meures dans cette religion, qui est la meilleure...

—La seule véritable, interrompit le prêtre.

—La seule véritable, reprit ma mère avec docilité. Me promets-tu que tu le feras ?

Je regardai mon père, qui me dit :

—J'ai promis à ta mère de te faire élever dans la religion catholique.

—Je promets de vivre et de mourir catholique, dis-je, en tremblant de toutes mes forces, les mains jointes et les yeux fixés sur ceux de ma mère, qui rayonnaient d'un éclat inaccoutumé.

—Il faut que tu sois bonne, obéissante, sage, et que tu ne donnes aucun chagrin à ton père, au contraire que tu lui aides de toutes tes petites forces et que tu me remplaces dans les soins du ménage, quand tu seras assez grande pour cela. Me promets-tu cela ?

—Je serai bonne, sage et obéissante, dis-je, d'une voix forte.

—Maintenant, ce n'est pas tout : quand tu seras grande, tu voudras peut-être te marier.

—Oh ! non, dis-je, si tu veux vivre et ne pas mourir, je te promets que je ne me marierai pas. Je resterai toujours avec toi. Je disais cela d'un ton de conviction, comme si un semblable marché eût pu se faire. Ma mère et tous les autres ne purent s'empêcher de sourire. Écoute bien, me dit-elle, je ne suis pas libre de mourir, et quand tu seras grande, tu seras peut-être d'avis de te marier. Il faut que tu me promettes de ne te marier qu'avec celui que ton père te destinera pour époux, et de t'en rapporter entièrement à lui. Les enfants qui se marient sans le consentement de leurs parents sont toujours malheureux. Te souviendras-tu que ce sont les dernières paroles de ta mère ? Je te les ai répétées bien des fois ces jours-ci, pour que tu ne les oublies jamais.

Puis elle prit la petite croix de corail qu'elle m'avait donnée, elle la plaça dans mes mains. Garde toujours cette petite croix pour te souvenir de moi. Me promets-tu

de ne pas te marier malgré ton père et de l'écouter toujours en toutes choses ?

—Je promets, dis-je, de me marier comme papa voudra.

—Eh bien, dit-elle, chaque fois que tu verras cette petite croix, tu te souviendras de ce que tu m'as promis, n'est-ce pas ?... Elle fit encore un effort, m'embrassa, et l'on m'emporta.

Je ne fermai pas l'œil de la nuit : je ne savais pas ce que c'était que la mort, j'épiais jusqu'au moindre mouvement.

Il y eut beaucoup d'allées et venues toute la nuit, et le matin, on me fit monter sur le pont, où je vis ma mère étendue sur une espèce de lit : elle paraissait dormir. Le capitaine, les passagers et tout l'équipage étaient à genoux et le jeune prêtre lisait des prières.

Je compris alors que ma mère était morte, et j'eus une idée confuse de ce que la mort peut être.

Restée seule avec mon père, il tint sa parole et me fit élever dans la religion catholique ; mais il me rappela souvent qu'il espérait que je serais fidèle à ma promesse, et que je devais me préparer à épouser l'époux de son choix, sans murmure et sans hésitation.

Je fis graver sur la petite croix de corail mes initiales et la date du jour funeste où je perdis ma pauvre mère.

Maintenant, vous savez tout. Ce vœu solennel fait entre les mains d'une mourante ; cette promesse de mon enfance, pensez-vous, Charles, que je doive y manquer ?

Le jeune homme ainsi interpellé garda quelques instants le silence.

Il était profondément ému. Mais l'instinct de ses propres intérêts, et mieux que cela un sentiment plus noble, que le récit de Clorinde avait accru, le poussèrent à soulever une distinction qui lui parut formidable.

— Votre promesse, dit-il, peut bien vous empêcher de

vous marier avec moi, tant que votre père n'y consentira point ; mais elle ne saurait vous obliger à devenir *madame Voisin*.

—Je l'espère bien, quoique mon père l'entende autrement. Il y a longtemps que je vous aurais informé de toutes ces choses, mais, dans les commencements, mon père paraissait voir vos assiduités d'un assez bon œil. Du moment où je me suis aperçu qu'il prenait M. Voisin sous sa protection, je vous ai conseillé de faire des démarches que vous avez négligées. Je ne pouvais point vous faire connaître mes motifs. Aujourd'hui mon père m'a parlé très clairement. Il prétend m'avoir toujours destiné M. Voisin depuis qu'il le connaît. Il m'a fait une scène bien violente et, pour la première fois de sa vie, il m'a parlé durement....

D'après ce qu'ils connaissent, nos lecteurs s'imaginent bien que notre héros dut abandonner toute idée d'enlèvement. Malgré les plus tendres paroles qu'ils purent se dire, Charles se retira doublement malheureux. Il aimait Clorinde plus que jamais, plus que jamais il était certain d'en être aimé ; mais moins que jamais, il n'avait d'espoir de la posséder.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.



QUATRIÈME PARTIE

I

UNE PAUVRE FAMILLE



LES reines ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois." (Atala.)

C'était en effet une idée classique et traditionnelle que l'infortune seule des rois et des princes devait toucher les autres humains. Cette idée, à laquelle Chateaubriand sacrifiait sans le vouloir, était cependant une de celles qu'il avait pour mission de détruire par l'importante révolution qu'il devait opérer dans la lit-

térature française, en créant une poésie chrétienne, et en effaçant les derniers vestiges littéraires du paganisme.

Aujourd'hui il est assez généralement convenu que, si les infortunes des grands ont quelque chose de plus tragique par le contraste qu'elles font avec la grandeur même, il existe cependant, dans de plus humbles sphères, des péripéties aussi poignantes quoique moins éclatantes, des drames intimes qui, pour n'être pas entourés d'une décoration aussi splendide, n'en ont pas moins droit à nos émotions.

Un prince dans l'exil, si misérable que son sort puisse être, s'il a l'âme faite pour apprécier sa dignité, trouve

dans le côté philosophique de son rôle une compensation à ses souffrances. Une mère de famille, jusque-là heureuse dans une condition honorable, et entourée de tout ce qu'il faut pour faire aimer la vie, qui se voit tout à coup jetée, elle et ses enfants, dans un état de pénurie voisin de la misère, s'estime à ses propres yeux tout autant déchue et exilée, et il lui faut beaucoup plus de résignation pour accepter les désagréments sans nombre qui se présentent à la suite les uns des autres sous une forme d'autant plus désolante qu'elle est plus triviale. Celui qui connaîtrait toutes les douleurs éprouvées dans de chétives mansardes par des veuves ou des orphelins, qui saurait redire avec éloquence tout ce qu'il s'est consommé de grandeur d'âme et de courage dans ces luttes obscures contre l'infortune, celui-là serait aussi touchant et peut-être plus instructif que s'il savait au juste la quantité de larmes qu'ont pu contenir les yeux des reines et des princesses depuis le commencement du monde.

Dans l'appauvrissement d'une famille, il y a une multitude de détails affligeants qui renouvellent chaque jour le sentiment du malheur ; il n'y a pas jusqu'à la moindre habitude de l'ancien temps, jusqu'au moindre meuble, au plus petit fragment, au plus mince débris échappé au naufrage de la fortune, qui ne rappelle tout un monde de délices perdues, et ne contriste l'âme doublement par la conscience de l'infortune et par le souvenir du bonheur. L'isolement est alors moins une nécessité qu'un bienfait. Par un sentiment qui fait peu d'honneur à la nature humaine, la plupart des amis, ou tout au moins de ceux que l'on comprend sous la dénomination banale de *connaissances*, se retirent d'une maison affligée, comme si le malheur était contagieux. Mais s'il en était autrement, la présence de ces amis et de ces connaissances serait plus souvent nuisible qu'utile, plus importune que consolante.

Il est si peu de personnes, même des plus charitables, qui soupçonnent l'infinie délicatesse avec laquelle certaines misères doivent être secourues. Les gens bien nés sont dans l'affliction comme les malades que tourmente un rhumatisme inflammatoire : le moindre effort pour les soulager, le moindre contact, si doux, si léger qu'il soit, fait courir dans toutes les fibres de leur existence un frissonnement douloureux. Heureux alors, dans son malheur, celui qui peut s'isoler et panser dans la solitude les plaies de son âme !

Tel fut le sort de madame Guérin, peu de temps après la vente judiciaire des biens dont elle avait imprudemment transmis la propriété à son fils.

Le dimanche qui suivit ce jour funeste, le vieux Jean Pierre se présenta, accompagné de sa femme, aussi décrépite et aussi avare que lui. Il venait visiter *son bien*, comme il disait, et signifier brutalement à l'*occupante* qu'elle eût à déloger dans la quinzaine. A voir ces deux personnages examiner minutieusement, de la cave au grenier, la maison et toutes ses dépendances, on aurait cru qu'ils en étaient de bonne foi les propriétaires incommutables. L'agent de M. Wagnæer trouvait une volupté grossière, mêlée de vanité et de jalousie satisfaite, à entrer, comme il le faisait, dans l'esprit de son rôle.

Madame Guérin se décida tout de suite à laisser la paroisse, et elle fit louer par son fils un petit logement dans le faubourg Saint-Jean, à Québec : par là, elle ne restait point séparée de Charles et elle s'éloignait d'un endroit qu'il lui était désormais trop pénible d'habiter.

Elle fit un encan d'une partie de son ménage, des animaux, des ustensiles d'agriculture et de tout ce qui était nécessaire à l'exploitation d'une ferme. S'il lui fut pénible de se défaire de ces objets, ses regrets n'égalèrent certainement point ceux de l'oncle Charlot, à qui on enlevait son existence en lui ôtant les instruments de son

travail et en brisant tout à coup ses habitudes. Ce fut les larmes aux yeux que le frère de M. Guérin mit en ordre ces débris d'une fortune qu'il avait vue si florissante. Il maniait et palpait avec amour, comme pour leur dire adieu, la charrue, le râteau, la bêche, le fléau, et, par-dessus tout, la bonne vieille cognée qui avait tant abattu d'arbres dans la forêt.

Ce brave cultivateur pensa avec raison qu'il ne devait pas abandonner dans son malheur une famille dont il avait partagé l'aisance, et il s'offrit à l'accompagner à Québec, bien certain que, par son travail et son industrie, il apporterait chaque soir plus d'argent à la maison qu'il n'y causerait de dépense.

Peu de jours après la visite de l'adjudicataire, Charles reçut une lettre de M. Wagnaër. Celui-ci commençait par lui dire que, au moyen d'arrangements qu'il venait de prendre, il était certain de lui remettre dans un mois le montant du billet qu'il avait endossé, avec l'intérêt et les frais, et le sommait en même temps de cesser certains discours injurieux qu'on lui avait rapportés. Il lui rappelait que c'était librement qu'il avait encouru cette dette, qu'il devait savoir ce qu'il faisait, et qu'à la rigueur, lui, dernier endosseur, n'aurait pas été tenu de rien lui rembourser. C'était aussi de plein gré qu'il avait consenti à la vente de ses immeubles sans discussion préalable de ses meubles. Il était donc difficile de s'expliquer sa conduite, surtout lorsqu'il ne perdait rien ; il devait se féliciter de la vente de ses propriétés qui avaient obtenu un prix plus considérable qu'on n'eût dû l'espérer.

M. Wagnaër terminait par une péroraison *ab irato* sur l'ingratitude que montrait un jeune homme traité par lui en ami, et, pour conclusion, il lui interdisait à jamais l'entrée de sa maison.

Il n'y avait pas dans cette missive un mot de Clorinde

ni de Henri Voisin, et il n'en était que plus évident, par l'astuce dont chaque phrase était pleine, que ce dernier l'avait dictée d'un bout à l'autre. On pouvait la lire et la relire sans trouver une seule syllabe qui pût compromettre son auteur.

Malgré la défense qu'on lui faisait, et peut-être même à cause de cette défense, il eût été bien facile à notre héros de se ménager des entrevues secrètes avec Clorinde ; mais il comprit tout de suite tout ce que sa position avait de faux et qu'il aurait l'air de mendier clandestinement auprès de cette jeune fille la fortune dont il se voyait dépouillé. Bien qu'il lui en coutât beaucoup, il se décida à la laisser juger elle-même de ce qu'elle devait faire dans les circonstances difficiles où elle se trouvait. Il lui écrivit en peu de mots, lui annonçant son départ prochain et celui de sa famille, l'informant de l'ordre qu'il avait reçu de M. Wagnaër, de l'obligation qu'il y avait pour lui de s'y conformer, et protestant avec réserve et dignité, toutefois, de l'amour qu'il entretenait et entretiendrait toujours pour elle. Il ne reçut aucune réponse.

Le jour fixé pour le départ arriva. Madame Guérin et sa fille assistèrent à la messe de grand matin, tandis que l'oncle Charlot faisait charger à bord d'une goélette ce qu'ils devaient emporter de ménage. C'était pour elles, comme nous l'avons déjà vu, une pieuse habitude à laquelle elles manquaient rarement, et ce jour-là elles avaient besoin plus que jamais de puiser au pied des autels cette résignation sainte qui, dans l'âme sensible de la femme, peut seule adoucir les amertumes de la vie.

Après avoir aidé à son oncle à transporter les derniers ballots d'effets, Charles revint à la maison, et ayant fermé avec précaution tous les contrevents et toutes les portes, il donna un tour de clef à la porte principale et, tout en balançant au bout de son bras le trousseau de clefs, il s'arrêta quelques instants sur la tertre qui se trouvait

devant la maison. De là il contempla longtemps l'anse, la pointe, l'église, la maison de M. Wagnaër, le fleuve et tout le paysage. Le soleil se levait à l'horizon et l'éclat de ses rayons venait frapper obliquement la petite île au milieu du fleuve et éclairait de la cime à la base les montagnes du Nord. Deux jours dans sa vie, et ces deux jours-là seulement, le jeune homme avait trouvé un charme aussi grand à ce spectacle. C'était le dernier soir des dernières vacances qu'il avait passées à la maison paternelle, et le matin du premier jour de mai où il avait vu Clorinde pour la première fois. Ces deux jours lui revinrent naturellement à la mémoire. Les émotions qui laissent une trace profonde dans notre âme y gravent de vivaces souvenirs du monde extérieur pris sur le fait. De même que le soleil dans sa plus grande ardeur frappe plus nettement sur la plaque daguerrienne les objets dont on veut conserver l'image, de même, il y a une lumière intérieure qui brille plus vivement en nous aux jours mémorables de notre vie, pour y buriner plus fortement le grand tableau de la nature.

Charles portait ses regards plus particulièrement sur le grand chemin au delà de l'anse, comme s'il eût attendu quelqu'un de ce côté. En effet, il ne tarda pas à voir un petit vieillard aux formes grêles et cacochymes qui, tout courbé, s'avavançait cependant d'un pas agile et vigoureux. C'était le vieux Jean Pierre qui venait, au jour et à l'heure par lui indiqués, se faire livrer les clefs de *sa maison*.

Le jeune homme alla à sa rencontre, non sans éprouver une violente tentation de lui jeter le trousseau de clefs à la figure, ou tout au moins de lui dire énergiquement *son fait*. Mais à son approche il pensa qu'un vieillard, si coupable qu'il fût, devait être épargné ; il lui donna les clefs sans dire un mot.—Parlez-moi de cela, v'là des gens de parole : c'est prêt à l'heure juste, dit le vieillard en

souriant d'un sourire sardonique. Charles ne répondit rien et se dirigea vers l'église. Le prêtre disait les dernières prières de la messe et c'était une messe de mariage.

Les oraisons de la messe nuptiale, les cierges allumés sur les ballustres, les blancs vêtements de la mariée et de sa compagne, l'air pimpant et satisfait des gens de la noce, la gaieté qui semblait régner dans tout le temple, contrastaient vivement avec les sentiments de madame Guérin et de ses enfants agenouillés dans une des plus humbles places de l'église. Quoique la mariée ne fût pas aussi élégante que Mlle Wagnaër, tant s'en fallait, Charles ne put s'empêcher de songer à cette dernière. Il lui parut aussi que les dorures et les ornements sans nombre du chœur et de l'autel qu'il avait contemplés bien des fois en répondant aux prières de la messe, ou en remplissant divers rôles dans les cérémonies religieuses lorsqu'il était encore enfant, brillaient ce jour-là d'un éclat inaccoutumé. La chaire et le banc de l'œuvre, représentants du spirituel et du temporel de l'Église, placés en face l'un de l'autre comme pour signifier l'antagonisme qui existe quelquefois entre ces deux pouvoirs, ruisselaient de dorures et s'étalaient pompeusement à l'envi l'un de l'autre. Les vieux tableaux suspendus aux murailles, et sur lesquels il était d'ordinaire difficile de découvrir une tête ou un bras d'un saint ou d'une sainte quelconque, semblaient ne plus vouloir demeurer incompris dans leurs cadres antiques. En disant adieu du cœur et de l'âme à ces objets vénérés, chargés des pieux souvenirs de son enfance, Charles éprouva une émotion profonde.

Tous trois sortirent un peu avant les gens de la noce, pour ne pas être remarqués. Ils se rendirent furtivement, et comme si leur départ eût été une fuite honteuse, à la goélette échouée sur le rivage. Le petit vaisseau, penché sur le côté, attendait patiemment la marée montante pour se relever et partir.

On profita du moment où l'on pouvait encore s'embarquer presque à pied sec, et l'on fut à bord longtemps avant que la goélette fût prête à mettre à la voile. On ne se parlait point : ce que l'on avait à se dire était trop triste. Seulement chacun de son côté regardait à terre et jetait un dernier coup d'œil sur les objets qui l'intéressaient le plus. Madame Guérin partageait son attention entre sa maison et l'église : elle avait tant de fois parcouru le chemin de l'une à l'autre ! L'oncle Charlot ne pouvait se lasser d'admirer la grange et les autres bâtisses qu'il laissait en si bon ordre. Charles et Louise avaient dans ces parages une foule de vieilles connaissances à saluer au départ. Ici c'était une falaise avancée, où l'on avait pêché bien souvent ensemble de petits poissons aux écailles dorées ou argentées ; là-bas une longue batture recouverte de jonc, que le jeune homme avait fréquemment parcourue avec son frère, en chassant l'alouette matinale ou le canard sauvage. De ce côté, c'était la chaussée du moulin nouvellement construite et le moulin lui-même qui n'était pas encore terminé. De l'autre côté, c'était le petit jardin auquel Louise avait prodigué tant de soins et qui lui avait fait espérer tant de jouissances, cet été-là même. Dans cette direction, c'étaient des coteaux où l'on avait improvisé tant de jolies parties de plaisir en allant cueillir des fruits et travailler aux champs. Plus loin était une belle *érablière*, où l'on avait eu tant de plaisir tous les printemps à recueillir l'eau des érables et à faire le sucre. Mais par-dessus tous ces objets, il y en avait un qui attirait plus fortement encore les regards du jeune homme et ceux de sa sœur : c'était la belle maison de M. Wagnaër, où Louise avait cru avoir une amie, et Charles quelque chose de plus qu'une amie.

Bientôt cependant les vagues arrivèrent jusqu'au vaisseau ; peu à peu elles l'entourèrent, et la petite goélette se releva, et commença à flotter fière et coquette

au souffle d'une jolie brise. On déploya les voiles, on ramena à bord l'ancre jetée la veille, et, docile au gouvernail, la goélette s'inclina légèrement et partit. Dans ce moment Charles crut voir une pâle figure de jeune fille s'approcher d'une fenêtre entr'ouverte chez M. Wagnaër, mais cette vision fut tellement fugitive, qu'il ne sut pas trop s'il devait y croire.

La *Friponne*, tel était le nom de la goélette, était une fine voilière, elle ne mit qu'un instant à gagner le large et passa triomphante tout près de deux lourds bateaux mis à flot longtemps avant elle.

A mesure que l'on s'éloignait et que l'on changeait de scène, le poids qui oppressait le frère et la sœur semblait diminuer et les amères pensées se dissoudre dans le sillon du vaisseau. Le ciel était si pur, le soleil si brillant, l'eau si limpide, le fleuve si majestueux, les belles campagnes de ses deux rives, si heureuses, si verdoyantes dans les flots de lumière qui les inondaient, qu'il fallait bien qu'un rayon d'espoir, sinon de bonheur, pénétrât bon gré mal gré dans le cœur même le plus attristé. C'était une nouvelle existence qui commençait pour eux et, quoique la raison leur dit qu'elle serait bien pénible, la première impression faite sur leurs sens la leur représentait comme agréable.

Il s'établit donc entre eux et leur mère une conversation plus animée et moins en harmonie avec leur position qu'on ne l'aurait imaginé. Louise s'informait du nom de chacune des îles qu'ils rencontraient sur leur passage, les unes petites et arides, amas de rochers pittoresques qui montraient leurs têtes chenues et bizarrement façonnées au-dessus des eaux, les autres longues et décorées d'une végétation luxuriante, celles-ci couvertes encore de la forêt vierge, celles-là cultivées et habitées et recelant dans de petites anses de blanches maisons qui de loin semblaient des troupes d'oies ou de cygnes se chauffant au

soleil sur le rivage. Elle s'informait encore du nom de chacun des petits bourgs et des villages qui tout du long de la rive sud du fleuve forment une succession presque nulle part interrompue, de belles habitations groupées de mille manières différentes ; les unes sur des pointes avancées dans le fleuve, les autres au loin sur des coteaux ; celles-ci sur des rivages plats avec l'apparence d'être inondées par la première vague ; celles-là sur des rochers escarpés suspendus pour ainsi dire au-dessus des flots. Elle s'étonnait aussi d'apercevoir sur les hautes montagnes du Nord, malgré leur mine sévère et sauvage, des preuves évidentes de culture, des champs verdoyants, et de longues files de maisons ; elle se demandait comment on pouvait labourer et récolter sur ces terres qui lui semblaient presque perpendiculaires.

Un vent de plus en plus fort gonflait les voiles de la petite goélette, qui fendait rapidement les vagues, et, obéissant au gouvernail, se cabrait fièrement après chaque secousse. Bientôt les villages se trouvaient, sur la rive sud, si proches les uns des autres, qu'ils formaient comme une longue rue ; et c'était ainsi non seulement au bord de l'eau, mais encore dans les profondeurs des paroisses. On naviguait au beau milieu du fleuve, à une grande distance de terre ; les champs et les montagnes prenaient cette couleur bleue qu'affecte toujours la partie la plus éloignée du paysage. Avec un peu d'imagination, on aurait pu comparer la côte du sud à un vaste rideau d'une étoffe d'azur, orné de trois ou quatre longues franges de perles blanches posées symétriquement à d'égales distances.

Vers le soir, on aperçut en avant du vaisseau les grandes voiles de cinq ou six navires, qui, interposées entre les derniers rayons du soleil, paraissaient noires comme de l'encre, et se dessinaient sombres et gigantesques sur l'horizon teint des plus resplendissantes couleurs ; c'étaient des vaisseaux arrêtés à la quarantaine de la *Grosse-Île*.

La goélette passa tout près d'un des navires, rempli d'émigrés irlandais ; immense sarcophage nautique, où les maîtres de la belle et verte terre d'Hibernie entassent une bonne portion de son peuple, sans trop s'occuper de ce qui adviendra de ces cargaisons de chair humaine. Tout peint en noir comme un cercueil, et habité par de hâves créatures, dont les membres décharnés et demi-nus visaient au squelette, le navire semblait un de ces vaisseaux fantastiques peuplés de revenants, dont parle la légende maritime de tous les pays. Une circonstance rendait son aspect plus sinistre encore. Le choléra, comme l'on sait, sévissait alors en Europe pour la première fois, et il était assez naturel de croire que, pour faire le voyage d'Amérique, le fléau avait dû prendre passage de préférence sur ce vaisseau infect. Tout le monde à bord de la goélette se sentit soulagé, lorsque l'on perdit de vue la Grosse-Ile et son lazaret.

La lune se levait ; et, selon l'expression des marins, elle eut bientôt *tué le vent*. Cependant la brise était encore assez forte pour que l'on filât avec une vitesse assez respectable. Charles et Louise ne furent nullement fâchés du ralentissement qui leur permettait d'observer plus à leur aise le panorama si varié qui se développait devant eux. La scène changea plusieurs fois de décoration ; tantôt le vaisseau passait entre deux côtes abruptes et rapprochées, tantôt il voguait comme dans une espèce de lac dont les bords s'élevaient lentement et en amphithéâtre. Les anses et les pointes de la terre ferme du sud et de l'île d'Orléans causent ces contrastes, qui se répètent plusieurs fois avant que l'on atteigne la rade de Québec.

Louise n'eût pas voulu pour beaucoup perdre le coup d'œil de l'entrée dans le bassin qu'on lui avait toujours représenté comme un des plus beaux que l'on puisse imaginer. Elle passa avec Charles la plus grande partie de la nuit sur le pont, malgré le froid un peu vif contre

lequel la protégeaient, bien entendu, tous les châles et les manteaux que sa mère avait pu trouver.

Dès que le vaisseau eut dépassé cette longue pointe de terre qui porte le nom de l'immortel vainqueur de la bataille de Sainte-Foye, le chevalier de Lévy, Louise ne put retenir un cri d'admiration.

Québec, qui de fait est peut-être une des villes les plus mal bâties de l'Amérique, qui n'a pas un seul édifice complet et régulier, qui n'a pas un seul monument où les règles de l'architecture n'aient été plus ou moins maltraitées, Québec produit cependant, même en plein jour, une illusion étrange sur le spectateur qui l'aperçoit du fleuve. La disposition, et mieux, si nous pouvons ainsi nous exprimer, les artifices du terrain font que l'objet le plus insignifiant prend une attitude pleine d'importance, si bien que l'on croit avoir devant soi une ville monumentale telle que Rome, Naples ou Constantinople.

Mais la nuit au clair de la lune, c'est bien plus encore. C'est une éblouissante imposture, un mirage phénoménal. La moindre flèche vous fait rêver de la cathédrale d'Anvers, le moindre dôme vous tranche du Saint-Pierre de Rome. Les tours et les bastions de la citadelle et de l'enceinte fortifiée, qui, eux, sont de bon aloi, vous font songer avec raison à Gibraltar et à Saint-Jean d'Acre. Les toits des moindres maisons recouverts en fer-blanc semblent d'argent et vous donnent l'idée d'une multitude de palais dignes des *Mille et une Nuits*. Tout cela s'étage en amphithéâtre et se perd dans les derniers plans, de manière à faire supposer dix fois plus qu'il n'y a. La nature, imposante et gracieuse à la fois, a suppléé aux défauts de l'art et a répandu sa solennité et sa magie sur les œuvres de l'homme les plus mesquines en réalité.

Le Saint-Laurent d'un côté, la petite rivière Saint-Charles de l'autre, presque aussi large à son embouchure que le fleuve, sont littéralement couverts d'une mul-

titude de vaisseaux de toutes les grandeurs, qui forment une autre ville flottante, où les effets d'ombre et de lumière varient à l'infini. Comme les navires sont principalement groupés à chaque extrémité du promontoire, et que deux belles nappes d'eau s'étendent dans deux directions divergentes, on pourrait se croire à l'entrée d'une vaste mer intérieure, obstruée par une île.

La côte de Lauzon, qui s'élève presque perpendiculairement en face de Québec, et contient les germes d'une autre ville qui paraît surgir par enchantement du milieu d'une forêt, l'île d'Orléans et la côte de Beaupré, recouvertes l'une et l'autre d'une végétation luxuriante et parsemées de blanches maisons, forment les autres côtés du vaste bassin.

Comme si la douce lumière de la lune n'avait pas suffi pour éclairer ce tableau grandiose, les lueurs de l'aurore boréale essayaient de lutter avec l'astre des nuits. Un segment de cercle noir couronnait les montagnes du nord et faisait ressortir un arc d'une blancheur éblouissante, de tous les points duquel s'élançaient comme des fusées parées de toutes les couleurs du prisme, d'innombrables jets de lumière. Éclipsés par la lune et par l'aurore boréale, les étoiles scintillaient à peine dans tout le reste du firmament ; mais, en revanche, dans l'espace obscur qui se trouvait à l'horizon, elles brillaient d'un éclat inaccoutumé. Cette illumination céleste, jointe aux pâles lumières que l'on voyait dans la ville, dans les habitations de la campagne et à bord des vaisseaux, formait un mélange de lueurs douteuses et indéfinies qui donnait à la scène quelque chose de féerique.

Il n'en fallait pas tant pour exciter l'enthousiasme de Charles et de sa sœur, et comme la goélette mouilla à l'entrée de la petite rivière, ils purent contempler longtemps la ville qui allait devenir leur résidence. Ce ne fut qu'au jour, et même assez tard dans la matinée, que

le petit vaisseau put s'approcher et prendre sa place parmi les nombreuses embarcations de tout genre qui se pressaient sur la grève à laquelle l'ancienne résidence des intendants français a laissé le nom de *Palais*.

Un spectacle un peu moins enchanteur que celui de la nuit s'offrit à Louise. Cet endroit était un de ceux qui pouvaient le mieux lui donner un avant-goût du bruit et des misères de la ville. Sur la place de la grève, et des quais voisins, et dans les rues étroites qu'il lui fallut parcourir, s'agitait une foule bruyante, bigarrée de costumes étrangers; parlant et entremêlant deux idiomes différents, appliquant à mille occupations diverses cet empressement brutal qui forme un si grand contraste avec les travaux lents et paisibles de la campagne.

D'abord, c'étaient des charretiers aux costumes pittoresques, dont les jurons, plus pittoresques encore, enrichissaient la langue française, tandis que les uns recevaient dans de lourdes charrettes, ou sur de longs *cabrouets*, les cargaisons des bâtiments, et que les autres emplissaient à la rivière des tonnes d'une eau sale et triste à voir, la seule cependant que l'on boive à Québec, où il n'y a point d'aqueduc (1). Plus loin, c'étaient des matelots qui blasphémaient dans la langue de la fière Albion, inférieure à nulle autre sous ce rapport. Ici, c'étaient des sauvages avec leurs capots bleus, et des *sauvagesses* drapées dans des couvertes blanches; là, c'étaient des soldats anglais revêtus de leur uniforme écarlate, qui souvent tranchait vivement et de près sur les dites couvertes blanches. Des émigrés irlandais, portant l'habit bleu ou vert et la culotte courte traditionnelle, celle-ci boutonnée assez souvent sur la jambe nue, ce qui leur a fait donner par les Canadiens le sobriquet ironique de *bas-de-soie* (*lucus à non lucendo*); des

(1) Un aqueduc est maintenant en construction. Le Québec que nous décrivons (vers 1850) n'est déjà plus le Québec d'aujourd'hui. Il s'est fait depuis cinq ou six ans de nombreuses améliorations. Voyez note D. à la fin du volume.

femmes enveloppées de manteaux bleus et portant, quelques-unes, le plus jeune de leurs enfants sur leur dos, à la manière des sauvages et des bohémiens ; des *habitants* aux vêtements de gros drap gris de fabrique domestique, à la tuque bleue ou rouge, au tablier de cuir, et aux grandes bottes rouges, rattachées par une courroie à la ceinture, rouge aussi, le fouet sous le bras, et la pipe à la bouche ; des *habitantes* à la jupe de *drognet*, au mantelet d'indienne, au large chapeau de paille, aussi vives et caquetantes que leurs maris semblaient insoucieux et taciturnes ; des *voyageurs des pays d'en haut*, célèbres dans toute l'Amérique comme un type unique dans son genre, fiers et goguenards, avec leurs chapeaux chargés de rubans et crânement posés sur le coin de l'oreille, leurs chemises et leurs cravates éclatantes, et leurs belles et larges ceintures de *poil de chèvre* aux flèches de mille couleurs ; tout ce monde se mêlait à la population de la ville, qui, ouvrière ou bourgeoise, française ou anglaise, se faisait également remarquer par une propreté exquise, une mise et une tenue décente et même un peu recherchée.

Tout ce peuple parlait, criait, bruissait, bourdonnait, allait et venait, et au milieu du vacarme et du mouvement auquel se mêlaient les piétinements et les cris des animaux que l'on conduisait au marché, Louise croyait sincèrement qu'elle allait perdre la tête et ne pourrait jamais se frayer un chemin.

Pierre-J.-Q. Chauveau.

(A suivre)

A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

L'affaire Dreyfus.—Le coup d'éclat de M. Quesnay de Beaurepaire.—La Cour de cassation en France.—Difficultés diplomatiques.—Le "French Shore."—Le jingoïsme.—M. John Morley.—Sir William Harcourt.—La conférence de Washington.—M. Chiniquy.



EST avec un plaisir réel que je viens inaugurer une causerie mensuelle avec les lecteurs de la REVUE CANADIENNE, sur l'invitation du dilettante délicat qui dirige cette estimable publication.

Cette causerie s'occupera un peu de tout, des événements récents, des œuvres dignes de mention, des hommes en vue ou qui viennent de disparaître de la scène, et j'essaierai de la rendre à la fois instructive et attrayante.

*
* *
*

L'année 1899 s'est ouverte assez tristement pour notre ancienne mère patrie. Cette horrible affaire Dreyfus, véritable cauchemar pour tous les bons patriotes, continue à bouleverser et à diviser la France, qui aurait pourtant grand besoin de concorde et de paix sociale. Quel chaos, et comme il est difficile de discerner la vérité et de distinguer le droit dans ce pêle-mêle de contradictions, d'incidents à sensation, de coups de théâtre, d'exagérations et d'accusations divergentes !

Le dernier éclat est celui dont M. Quesnay de Beaurepaire est le héros. On sait que l'affaire Dreyfus a été soumise à la chambre criminelle de la cour de cassation, pour faire la lumière complète. Les magistrats de cette chambre ont commencé leur enquête, ce qui n'a pas empêché les passions extérieures de se donner carrière avec autant de violence que jamais. Plusieurs journaux ont commencé à mettre en doute l'impartialité des juges saisis en dernier ressort de cette cause dramatique. Tout à coup, au commencement de janvier, la rumeur a commencé à circuler que M. Quesnay de Beaurepaire, président de la chambre civile de la cour de cassation, avait de graves accusations à porter contre quelques-uns de ses collègues de la chambre criminelle, chargés de l'affaire Dreyfus.

Ici il ne sera peut-être pas sans intérêt de donner quelques détails sur la cour de cassation. Cette cour est le tribunal suprême de la France. On se pourvoit devant elle pour faire annuler, casser tout jugement d'un tribunal en dernier ressort contre lequel on invoque un vice de forme ou une fausse interprétation de la loi. Elle se divise en trois chambres : la chambre des requêtes, chargée de faire un premier examen des requêtes en cassation, pour constater si elles sont admissibles ; la chambre civile, chargée de statuer sur les requêtes une fois admises ; et la chambre criminelle, à laquelle sont soumis, sans examen préalable, les pourvois ou requêtes en matière criminelle, correctionnelle ou de police. A la tête de la cour de cassation, il y a un juge en chef que l'on appelle le premier président ; à la tête de chacune des trois chambres, il y a un président ; et outre ces quatre fonctionnaires, la cour se compose de quarante-cinq juges, qui portent le nom de conseillers. Il y a de plus, auprès de la cour de cassation, un procureur général et six avocats généraux. Le premier président a 30,000 francs d'appointements, le procureur général 30,000, les présidents de chambre 25,000, le procureur général 25,000, les avocats généraux 18,000, et les conseillers 18,000. Le premier président actuel est M. Mazeau, le président de la chambre des requêtes est M. Tanon, le président de la chambre criminelle est M. Loew, et le président de la chambre civile était M. Quesnay de Beaurepaire. C'est ce dernier qui vient de produire la profonde sensation dont j'ai parlé plus haut.

M. de Beaurepaire a accusé plusieurs membres de la chambre criminelle de partialité et d'entente avec les dreyfusards. Et, pour donner plus de poids à ses dénonciations, il a envoyé au ministre de la justice sa démission comme président de la chambre civile de la cour de cassation. Ce nouvel et retentissant incident a porté à son paroxysme l'agitation publique. Une interpellation a été faite en chambre par M. Millevoye, député nationaliste, qui a demandé l'adoption de mesures disciplinaires contre les magistrats ainsi accusés. Dans l'état de la question, c'était excessif, ou pour le moins prématuré. Le premier ministre, M. Dupuy, a repoussé cette demande avec énergie, et a été appuyé par une grande majorité dans la chambre.

Cependant l'excitation est toujours intense, et le nom de M. de Beaurepaire est prononcé par toutes les bouches avec

l'accent de l'enthousiasme ou de la fureur. On lui prête de hautes visées : on dit qu'il veut entrer à l'Académie française, devenir député, et qu'il aspire même à la présidence de la république.

Puisque le magistrat démissionnaire est l'homme du jour, donnons de lui une courte esquisse. Il est né à Saumur en 1837, et par conséquent il arrive à soixante-deux ans. Il est entré de bonne heure dans la magistrature, était procureur impérial en 1870, prit du service comme volontaire durant la guerre franco-prussienne, fut membre du conseil général de la Sarthe pendant plusieurs années, se présenta pour la chambre des députés et fut battu en 1877, rentra dans la magistrature en 1879, devint procureur général à Rennes en 1881, fut appelé comme avocat général à la cour d'appel de Paris en 1883. En 1889, c'est lui qui fut choisi par le gouvernement pour faire le procès de Boulanger et de ses complices, comme procureur général. Ce grand procès politique le mit en pleine lumière. Subséquemment il entra à la cour de cassation et fut nommé président de la chambre civile.

M. de Beaurepaire a aussi cultivé les lettres, et, chose remarquable, ce magistrat a été un romancier. Son pseudonyme, bien connu dans le monde littéraire, est Jules de Glouvet. Sous ce nom de plume il a publié, entre autres romans et études, les suivants : *le Forestier, le Berger, la Famille Bourgeois, le Père, Marie Fougère*, etc. A une audience de rentrée de la cour d'appel de Paris, il a prononcé, il y a plusieurs années, un discours fort apprécié sur *l'amour des lettres dans la magistrature*. Tel est l'homme de France qui, durant ce mois de janvier, a le plus fait couler d'encre et captivé l'attention publique.

* * *

Il n'y a pas que l'affaire Dreyfus qui assombrisse les patriotes français. Les procédés hostiles de l'Angleterre sont encore pour eux un autre sujet de tristesse. L'incident de Fachoda leur a laissé bien des rancœurs. Et voici maintenant que la question du *French Shore* à Terre-Neuve amoncelle de nouveaux nuages au firmament diplomatique. Résumons-la en peu de mots pour les lecteurs de la REVUE CANADIENNE. Le traité d'Utrecht, en 1713, enlevait Terre-Neuve à la France, et en transférait la souveraineté à l'Angleterre. Mais il garantissait en même temps aux pêcheurs français le droit exclusif de pêcher et de faire sécher le poisson sur toute la

côte nord de l'île, durant la saison d'été. C'est ce que l'on a appelé le *French Shore*. A différentes reprises des conflits ont éclaté entre les pêcheurs français et les terre-neuviens. Depuis un certain nombre d'années la pêche a diminué sur la côte et la plupart des pêcheurs français préfèrent aller pêcher sur les bancs. Mais ils vont s'approvisionner de boëtte sur le *French Shore*. Voyant cela, en 1866 la législature de Terre-Neuve a passé un acte pour interdire l'exportation de la boëtte, et l'Angleterre a sanctionné cette loi. De plus, le homard ayant remplacé la morue sur la côte, et les pêcheurs français ayant voulu en entreprendre la pêche, le gouvernement de Terre-Neuve a prétendu les en empêcher sous le prétexte que le traité d'Utrecht ne leur donne droit qu'à la pêche du poisson, et que le homard n'est pas un poisson, mais un simple crustacé. La distinction est subtile! Le gouvernement français réclame, naturellement, auprès de l'Angleterre, qui ne paraît guère disposée à lui donner satisfaction.

Toutes ces misères irritent l'opinion publique en France, et alimentent le sentiment jingoïste en Angleterre.

* * *

Ce sentiment semble prédominer en ce moment dans le royaume britannique, et les hommes d'État pacifiques ne semblent pas en hausse. Cette disposition des esprits est pour beaucoup dans la crise que traverse actuellement le parti libéral anglais. Sir William Vernon Harcourt, leader du parti dans la chambre des communes, vient d'annoncer son intention d'abandonner ce poste, dans une lettre à M. Morley, un autre chef libéral éminent. Celui-ci approuve fortement la résolution de son ami. Tous deux sont des libéraux de l'école de Gladstone, qui a toujours été hostile à la politique agressive et impérialiste de son grand rival Beaconsfield, dont le continuateur a été lord Salisbury. L'ancien premier ministre libéral, lord Rosebery, au contraire, est très éloigné des traditions gladstoniennes dans sa politique étrangère. Ces deux courants divergents paralysent le parti libéral.

Parlant précisément de l'esprit jingoïste et des difficultés entre la France et l'Angleterre, un rédacteur du *Figaro*, de Paris, écrivait dans le numéro du 4 janvier de ce journal :

"Je me garderai bien de rien préjuger des résolutions de lord Salisbury; le mieux sera encore, lorsqu'elles seront connues plus ou

moins complètement, de ne pas entraver l'action de la diplomatie par des polémiques de journaux qui compliqueraient plutôt qu'elles ne simplifieraient sa marche. Une seule question s'imposera à l'ouverture des discussions, la question de savoir si les Anglais veulent traiter avec la France dans un sincère esprit de conciliation, ou s'ils ne visent qu'à nous mettre aux prises avec un ultimatum irréductible. J'écarte provisoirement cette seconde hypothèse, parce que je la crois indigne du caractère pondéré et de l'esprit élevé de lord Salisbury. Il n'a pas le génie politique de feu le prince de Bismarck, mais, ce qui vaut mieux, il a plus que lui le souci de la justice humaine, telle qu'on la conçoit et qu'on la pratique en Angleterre. En réalité, ce serait un fait trop nouveau et trop imprévu que l'entrée en scène du premier ministre de la Reine armé d'un programme politique qui n'aurait rien à retrancher de quelques-unes des élucubrations de son collègue Chamberlain, ni des intimidations intolérables par lesquelles la presse de Londres l'a soutenu. N'y aurait-il donc plus, de l'autre côté du détroit, que deux justes de la vieille école, sir William Harcourt et M. Morley ? Qu'ils se réveillent au plus vite ; il y a peut-être des milliers d'électeurs éceurés prêts à les acclamer."

M. Morley vient de parler à son tour, comme pour faire écho à cet appel. Une dépêche du 17 janvier nous apprend qu'il a prononcé à Brechin un discours dans lequel il s'est déclaré en parfaite harmonie avec sir William Harcourt. Son intention, a-t-il dit, est de ne plus prendre aucune participation active à la direction du parti libéral, quoiqu'il soit toujours prêt à travailler pour l'avancement de toutes les causes libérales. Il a critiqué l'esprit jingoïste et impérialiste qui prévaut aujourd'hui, et il l'a dénoncé comme contraire aux doctrines de Gladstone. Il a prédit que cet esprit donnerait à l'Angleterre la plaie du militarisme, une énorme augmentation de dépenses, un accroissement d'influence pour les classes privilégiées, et la guerre. Ce discours a produit une profonde sensation.

M. John Morley est un des hommes les plus distingués de l'Angleterre contemporaine. Né en 1838, il prit ses degrés à Oxford, et entra au barreau en 1859. Mais le journalisme le détourna bientôt du droit. Il rédigea successivement la *Literary Gazette* et le *Parthenon*. De 1867 à 1882 il fut le directeur de la *Fortnightly Review*, et de 1880 à 1883, le directeur de la *Pall Mall Gazette*. Subséquemment, il prit en main le *Macmillan's*

Magazine. M. Morley se déclara de bonne heure en faveur du *Home Rule* pour l'Irlande, et l'on peut dire de lui qu'il fut un *home ruler* avant la lettre. Élu comme libéral avancé par le bourg de Newcastle-sur-Tyne, il devint bientôt l'un des membres les plus marquants de la chambre des communes, et se déclara en toute occasion favorable à l'établissement d'un parlement autonome à Dublin. Aussi en 1886, lorsque M. Gladstone forma son cabinet, voulant inspirer confiance au parti parnelliste, il confia à John Morley le portefeuille de secrétaire en chef pour l'Irlande. M. Morley seconda puissamment le *grand old man* dans sa lutte en faveur du *Home Rule*, et combattit avec ardeur le parti unioniste. Tant que M. Gladstone vécut, on le vit toujours à ses côtés, au pouvoir comme hors du pouvoir. Un critique qui l'a étudié à fond fait de lui ce portrait : "Esprit pénétrant et ferme, écrivain brillant, polémiste de premier ordre, il excelle à saisir les caractères d'une époque, d'une situation ou d'un individu, à les traduire avec exactitude, vigueur et précision. Par tempérament, par système et par habitude, c'est un de ces hommes qui ne touchent pas à une question sans l'étudier à fond, et qui n'émettent pas un avis sans l'avoir longtemps médité. Ajoutez que, même à la chambre, M. John Morley n'improvise jamais. Il écrit tous ses discours à l'avance, quitte à les dire avec un art infini et qui leur donne la libre allure de l'inspiration. M. Morley a publié un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Edmond Burke*, *Voltaire*, *Rousseau*, *On Compromise*, *Richard Cobden* ; il a aussi dirigé une série d'essais qui ont fait fureur, intitulée : *English Men of Letters*. Les opinions et les principes de M. John Morley ne sont pas tous admissibles. Mais son talent est incontestable et le place au premier rang des publicistes et des parlementaires anglais de notre époque.

Son collègue, sir William Harcourt, est né en 1827. Il est un gradué de Cambridge. En 1854 il fut reçu avocat. Une cause célèbre, la défense du colonel Crawley devant la cour martiale d'Aldershot, le mit en évidence. Il devint avocat de la Reine en 1866, et professeur de droit international à l'Université de Cambridge en 1869. En 1868 il fut élu membre de la chambre des communes par Oxford. En 1873 on lui confia les fonctions de solliciteur général. En 1880 il entra dans le cabinet de M. Gladstone comme secrétaire de l'Intérieur. Depuis lors, lui aussi suivit fidèlement la fortune de Gladstone au ministère ou dans l'oppo-

sition. Enfin, lorsque celui-ci se retira, il fut appelé au poste de leader du parti libéral dans la chambre des communes. Sir William est un jurisconsulte distingué et l'un des plus forts debaters du parlement anglais.

* * *

Si de l'Europe nous passons en Amérique, nous trouvons peu de faits intéressants à noter durant le mois de janvier. A Washington, la conférence internationale a repris ses séances, sans que l'on puisse entrevoir quel en sera précisément le résultat, particulièrement en ce qui concerne la réciprocité. La mort de M. Dingley a enlevé à cette conférence l'un de ses membres les plus importants.

Ici, au Canada, l'événement du mois a été la mort de M. Chiniquy. Ce malheureux, qui avait eu le bienfait suprême d'une longue et robuste vieillesse, n'a pas su profiter de ces années de grâce pour se réconcilier avec le Dieu de sa jeunesse. La touchante et admirable démarche de Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal n'a produit d'autre résultat apparent que la réponse, très convenable de fond et de forme, de M. le pasteur Coussirat. Chiniquy est mort dans l'hérésie, il ne s'est pas réconcilié avec l'Église, sa mère, il n'a pas réparé les effroyables scandales de sa vie. Quelle tristesse et quelle leçon !

Je me suis souvent demandé à quelle époque de sa carrière Chiniquy a perdu la foi. C'est le secret de Dieu. On lit dans des mémoires intimes, publiés récemment par un membre distingué de notre clergé : "Lorsque M. Mailloux arriva aux Illinois pour le combattre, Chiniquy lui avoua avoir été perdu par l'ambition, l'amour de la gloire et de la domination. Depuis quinze ans, il ne consacrait plus en disant la messe, comme il l'a déclaré lui-même à quelques-uns de ses amis ; et M. Mailloux en eut la preuve ; car des témoins absolument dignes de foi et apostés par lui-même affirment que Chiniquy ne prononçait aucune parole au moment de la consécration. Il se contentait de faire les cérémonies sans desserrer les lèvres."

J'ai sous les yeux, en ce moment, une lettre inédite écrite par Chiniquy le 29 mars 1856, et datée de Sainte-Anne de Kankakee. Il y parlait en ces termes des Canadiens émigrés aux États-Unis, et des dangers auxquels les exposait le contact de l'hérésie : "Il y a environ 150,000 Canadiens émigrés aux États-Unis, dont la plupart végètent dans la misère et le vice, dans les grandes villes.

de l'Est des États-Unis. Les uns sont faiseurs de briques dans l'État de New-York, d'autres sont charretiers, journaliers, gratteurs de rues, etc. Presque tous élèvent une génération d'enfants sans foi, sans mœurs, sans liens avec le passé, sans vues pour l'avenir. Semblables à ces plantes éphémères qui poussent sur les bords des étangs et des marais et qui ne servent pendant leur vie, comme après leur mort, qu'à empoisonner l'air qui les environne, nos malheureux compatriotes des États-Unis forment bien la population la plus abjecte, en général, et la plus digne de pitié que je connaisse. N'ayant pas d'amis ni de prêtres, que des Irlandais qu'ils détestent et dont ils sont détestés, ils se laissent entraîner par le torrent des désordres, de l'hérésie et de l'indifférence religieuse. Le jour n'est pas loin où le Canada tout entier comprendra que s'il y a une œuvre qu'il doit bénir, c'est celle qui a pour but de sauver cette partie si abandonnée et si malheureuse de ses enfants qui mangent le pain amer de l'exil sur cette terre étrangère. Le clergé du Canada, trompé par M. Lebel et ensuite par ce cher M. Mailloux, a trompé à son tour le peuple canadien sur mon compte ; mais j'aime à croire que son erreur était involontaire et qu'il reviendra de son premier jugement sur mon travail. J'ai écrit aux évêques du Canada pour leur demander de se souvenir de ceux de leurs enfants que les tempêtes politiques et le malheur des temps ont poussés sur les écueils formidables de l'hérésie et de l'impiété aux États-Unis. Je les ai conjurés de me venir en aide pour en arracher autant que possible au triste naufrage dont ils seront infailliblement les victimes si personne n'a pitié d'eux." Ainsi, au moment où il écrivait ces lignes, Chiniquy posait encore en apôtre catholique luttant pour arracher à l'hérésie, au protestantisme, les âmes des Canadiens émigrés. Eh bien, à peine six mois plus tard, il était en pleine révolte, entraînait une masse de Canadiens dans le schisme, et donnait, par ses actes, le plus éclatant démenti à sa lettre du mois de mars précédent. Où étaient sa sincérité et sa bonne foi ?

Chiniquy sera le sujet d'une page bien sombre dans l'histoire religieuse de notre âge. Son nom et son œuvre de perversion seront à toujours un objet d'exécration pour le Canada catholique.

Ths Chapais.

Québec, 25 janvier 1899.